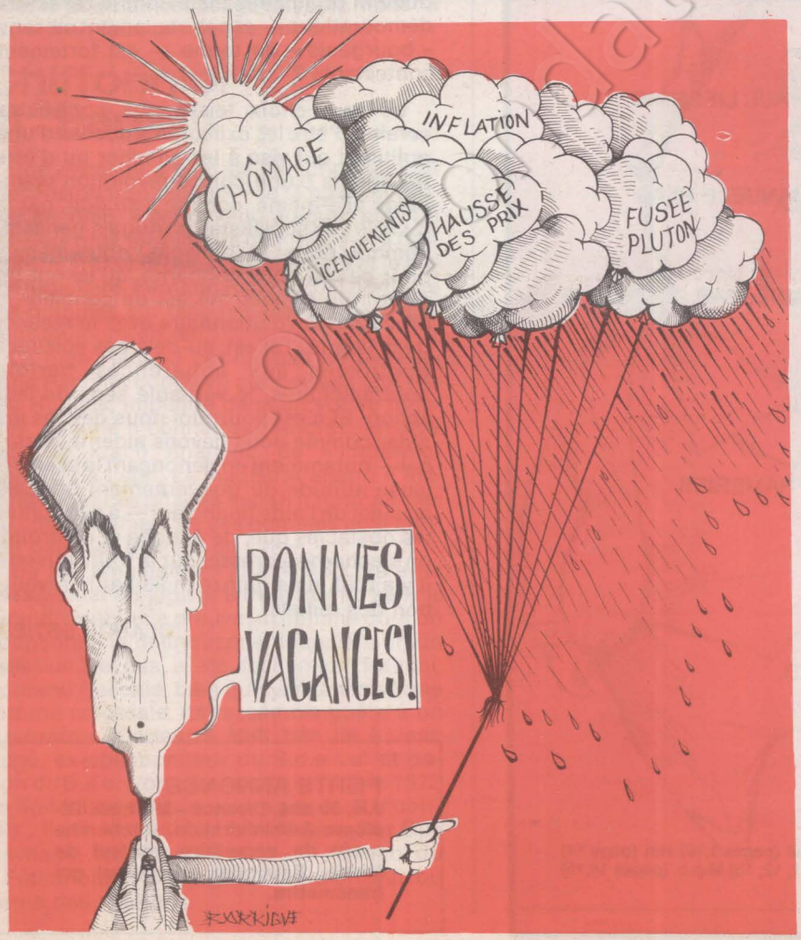
L'unité

N° 168 - 4 F — L'hebdomadaire du Parti socialiste — 25 juillet 1975





REVENONS AUX REALITES

Il est bien connu que la passion aveugle. Mais celle qui se déchaîne actuellement dans certains milieux de la gauche française à propos des derniers développements de la situation au Portugal, et plus particulièrement de l'attitude du Parti socialiste portugais et de son secrétaire général Mario Soarès, atteint un tel degré qu'elle aboutit à faire complètement perdre de vue ce qui se passe réellement à Lisbonne.

Il semble acquis pour certains que Mario Soarès, « social-démocrate » de son état, ne peut être qu'un traître à la cause du peuple et donc objectivement — ah ! que de calomnies n'a-t-on proférées depuis un demi-siècle en usant de cet adverbe ! — un agent de la contre-révolution. Un universitaire qui se dit membre du Parti socialiste n'hésite pas, dans une lettre que « le Monde », publie avec complaisance, à comparer Soarès à Kerenski, ce qui, soit dit en passant, dénote une curieuse approche de l'Histoire ! « L'Humanité » n'hésite pas à reprendre purement et simplement l'« information » d'un journal brésilien (mais oui !) pour affirmer que le général Spinola a rencontré des émissaires de Soarès alors que celui-ci a déjà opposé un démenti catégorique à cette « nouvelle fausse et calomnieuse qui s'insère dans la campagne menée contre le Parti socialiste et contre ma propre personne pour nous mettre à l'écart ». On pourrait multiplier les exemples. A quoi bon ? L'important est de revenir aux réalités. Non pas telles que chacun veut les voir en France, pour les besoins de sa cause, mais telles qu'elles existent au Portugal.

(suite page 2)

Contribution éditoriale pour Jaurès

Sommaire

3 PONIATOWSKI : LA COURSE AU SAC, PAR ROBERT BUTHEAU

4 MOULINS : L'INAUGURATION DU PLEONASME, PAR JEAN PAUL LIEGEOIS

5 RENDEZ-VOUS LE 5 SEPTEMBRE

6 PROGRAMME NUCLEAIRE : LES RAISONS D'E.D.F.

8 ARMEE : LES APPELES SOCIALISTES, PAR JEAN-LOUP REVERIER
ELISABETH ARDEN : UNE MULTINATIONALE SANS FARDS

9 OPINION : NE PAS SE TROMPER D'ADVERSAIRE, PAR DIDIER MOTCHANE

10 EST-OUEST : TÊTE-A-TÊTE A HELSINKI, PAR CLAUDE ESTIER

11 LA VOIE ROUMAINE, PAR SERGE RICHARD

12 CUBA... AU CREUX DE MA MEMOIRE, PAR SIMONE VILA

14 FESTIVAL : « L'EPOPEE » DE CAZALS, PAR JEAN-PAUL LIEGEOIS

15 VIEUX : VACANCES AU PERE-LACHAISE, PAR EMMANUELE PLAS

19 AFFAIRES CULTURELLES : UN DESPOTISME ECLAIRÉ, PAR DOMINIQUE TADDEI.

20 DES LIVRES POUR L'ETE

21 LIVRES: L'ITINERAIRE VAILLAND, PAR GEORGES FRAMERIES

23 AU RISQUE DE VOUS PLAIRE

24 MA PART DE VERITE, PAR FRANCOIS MITTERRAND

PHOTOS ET DESSINS

A.f.p. (page 5) Barrigue (page 1,22) Yves Billon (page 13) Coureuil (pages 3,10) Hin (page 14) Lacroux (page 4) Pascal Lebrun (pages 8, 15, 16) Magnum (pages 1, 12, 13) M.p.b. (pages 14,15) Viva (page 11.)

Nul ne sait à l'heure où ces lignes sont écrites, quelle sera l'issue de la crise politique à Lisbonne. Il faut donc se contenter d'observer un certain nombre de faits qui se sont produits ces derniers jours et qui ont incontestablement modifié le cours des choses. L'énorme succès des meetings organisés par le P.s.p. à la fin de la semaine dernière à Porto et à Lisbonne a démontré à la fois la force de l'audience des socialistes portugais et la faiblesse de celle du Parti communiste qui avait tout mis en œuvre, y compris l'appel aux barricades (au fait, pourquoi « l'Humanité », qui consacre chaque jour plusieurs colonnes à exposer les thèses du P.c.p. a-t-elle préféré ignorer ce « détail » ?), pour empêcher ces manifestations. Et cette double démonstration a créé une situation nouvelle au sein du M.f.a. lui-même où les partisans du pluralisme politique, tel qu'il était défini dans le pacte signé il y a trois mois avec les partis, ont retrouvé de nouveaux arguments.

Est-ce là, comme on en accuse Mario Soarès et ses amis, faire le jeu de la réaction ? Nous sommes parfaitement conscients qu'un danger réactionnaire existe à l'heure actuelle au Portugal. Nous en avons même exposé les différents aspects il y a quinze jours (voir « l'Unité » n° 166, du 11 juillet). La mise à sac d'un certain nombre de permanences communistes, que nous réprouvons sans réserve, est-il besoin de le dire, confirme que des éléments contre-révolutionnaires sont prêts à saisir toute occasion d'une revanche. Mais était-ce une raison pour que le Parti socialiste, fort de l'appui des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans qui ont voté pour lui le 25 avril et qui se rassemblent aujourd'hui dans ses meetings, accepte sans broncher d'être mis sur la touche au profit de groupes minoritaires et de nouvelles formes de pouvoirs prétendument populaires mais dont le caractère démocratique — et pas seulement au sens « bourgeois » du terme — est fortement contestable ?

Le seul choix laissé aux socialistes serait-il d'être les exécutants dociles d'une politique qui vise à les éliminer ou d'être les agents d'une contre-révolution manipulée elle-même, comme il se doit, par la C.i.a. ? Les socialistes portugais pensent, comme nous le pensons nous-mêmes pour ce qui nous concerne, qu'ils ont un autre rôle à jouer qui est de concilier le processus révolutionnaire avec le respect de la liberté. Tel est, au-delà des épisodes quotidiens aux apparences parfois contradictoires, le véritable sens de leur action. Et c'est pourquoi nous devons les aider comme nous devons aider le Portugal — notamment en dénonçant la scandaleuse attitude du gouvernement français au sujet de l'aide financière — à surmonter les obstacles que, de gauche et de droite, on s'acharne à dresser sur la route ouverte il y a tout juste quinze mois par la révolution des œillets.

CLAUDE ESTIER

PETITE ANNONCE

J.H. 30 ans. Licence - Maîtrise. Diplôme Administration. Recherche poste de secrétaire général de Mairie. Répondre au journal qui transmettra.

Coll. Fondation Jean Jaurès

PONIATOWSKI ET LA COURSE AU SAC

Avec l'enquête sur la mort du juge Renaud Poniatowski aimerait bien faire d'une pierre deux coups : redorer le blason de ses services sérieusement déconsidérés par le feuilleton Carlos et liquider les « séquelles » de l'Etat U.d.r. Un beau rêve !

Michel Poniatowski a choisi de faire de l'assassinat du juge François Renaud à Lyon son affaire personnelle. Et cela depuis le 19 juillet. Ce jour-là, plusieurs dépêches d'agences annonçaient que le ministre de l'Intérieur prenait personnellement en main l'enquête car il souhaitait se renseigner « sur certaines affirmations émises par un hebdomadaire parisien faisant état d'un « parrain » au super-pouvoir protégé en haut lieu et qui serait à Lyon le cerveau de tous les règlements de comptes de ces derniers mois et même de l'assassinat du juge ».

L'hebdomadaire en question était le journal d'extrême droite « Minute » dont chacun devrait connaître les liens avec les Républicains indépendants et les plus droitiers des giscardiens. Deux jours avant que la décision de Michel Poniatowski — archange s'apprêtant à abattre la pègre de Chicago-sur-Rhône — ne soit rendue publique, « Minute » avait brossé avec force détails,mais sans jamais citer son nom, le portrait de Fernand Recchia, victime le 14 décembre 1974 d'un mystérieux cambriolage dans sa somptueuse résidence du Mont d'Or à Albigny-sur-Saône. Un million et demi de bijoux furent alors volés et la compagne de Recchia violée. Depuis Recchia a été placé, le 19 juin, sous mandat de dépôt par le juge Lefèvre pour faux et usage de faux. Motif : il a usé d'un faux permis de conduire.

Chiffonnier et "Parrain"

Une peccadille pour ce personnage dont l'ascension trop rapide — de simple chiffonnier en 1955, il est devenu aujourd'hui l'un des plus gros ferrailleurs de France — a toujours intéressé la brigade financière et la police judiciaire. Fernand Recchia fait partie de ces hommes sur lesquels les policiers gardent toujours un œil.

Le juge Renaud connaissait certes Fernand Recchia comme il connaissait son neveu Hugues, impliqué dans un vol de meubles, comme il connaissait André... inculpé dans le krach financier de « l'Alternic-Garage » à Lyon. Le magistrat abattu n'instruisait pas ces affaires mais il n'ignorait rien du comportement de ces hommes qu'il croisait dans les bistrots de Lyon.

De là à amalgamer l'affaire Recchia avec l'assassinat du juge et à transformer sans le moindre début de preuve un homme dont on soupçonne la délinquance financière en un assassin, le pas a été facilement franchi. Fernand Recchia, bien qu'ayant amassé une fortune colossale, ne ressemble guère à un « parrain ». Certes, il était très lié à Jean Augé, ex-collaborateur du S.d.e.c.e. et patron du S.a.c. lyonnais, abattu le 14 juin 1973 de huit balles dans le ventre par deux inconnus ; il connaissait fort bien le gangster Guy Reynaud, les frères Sorba de l'affaire du « Fétich-club ». Mais le milieu est un club où l'on a des relations.

Vingt-quatre heures après la publication de cette enquête, un journaliste d'Europe 1, Charles Villeneuve, revenait à la charge et lançait une information accusant clairement Jean Augé de trafic de drogue. On apprenait ainsi qu'en 1972 avait été filmé par les policiers de la brigade des stupéfiants, le rendez-vous que « Petit Jeannot » avait Place de l'Odéon avec Lajoue, un des complices de Maurice Labey qui fut arrêté quelques mois plus tard alors que sa bande tentait de faire passer aux Etats-Unis 160 kilos d'héroïne. Sur ce film, onze personnages dont trois seulement ne furent pas inquiétés par la police : Jean Augé, fortement protégé, et deux truands parisiens, ennemis jurés des frères Zemmour (« célèbres » depuis la fusillade du « Thélème »), Gautier et Villa. Ces deux derniers, espéraient les policiers, permettraient de remonter la filière. Il n'en fut d'ailleurs rien.

→



Fondation Saint-Simon

PONIATOWSKI ET LA COURSE AU SAC

Mais de là à prétendre que ces deux hommes sont à l'origine de l'assassinat de Jean Augé puis du juge François Renaud, c'est aller bien vite en besogne. Il n'est pas dans l'habitude de truands chevronnés d'assassiner un magistrat. Alors ?

De rumeurs en rumeurs s'élabore peu à peu un véritable roman de police-fiction à la plus grande satisfaction du ministre de l'Intérieur. « Lorsqu'on soulève une pierre, tous les vers se mettent à grouiller », expliquait, la semaine dernière, un fonctionnaire lyonnais de la Police judiciaire. Mais entre tous ces vers, entre tous les hommes dont les noms sont avancés et dont la conscience n'est guère tranquille, un point commun : tous ont travaillé pour ou avec le service d'action civique de l'U.d.r. Tous ont eu, comme Christian David l'assassin du commissaire Gallibert, aujourd'hui interné aux Etats-Unis pour trafic de drogue, des relations avec le Sdece. Michel Poniatowski ne l'ignore pas. Et il ne peut être mécontent que son partenaire de la majorité en soit ainsi éclaboussé. Il n'ignore pas non plus que des parlementaires, correspondants du Sdece, voire des ministres ou d'anciens ministres U.d.r. ont fréquenté ou fréquentent encore ces barbouzes qui fournissent une bonne part de l'état-major du milieu français. Le juge François Renaud en savait-il davantage ? N'a-t-on pas un moment pris pour hypothèse que Jean Augé avait été abattu par ses anciens collègues du Sdece ? Sur la voie des hypothèses, tout est possible.

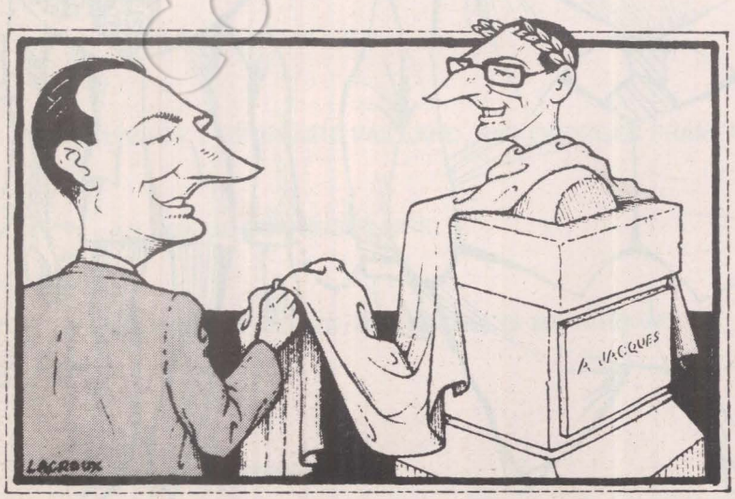
Les informations que distille aux oreilles des journalistes le ministère de l'Intérieur, vont toutes dans le même sens. Mais elles cachent mal quelques réalités. L'enquête sur l'assassinat du juge Renaud piétine lamentablement. La seule certitude que possèdent les cinquante policiers du contrôleur général Mattei qui y travaillent, peut se résumer ainsi : sur les trois occupants de la voiture, un seul, le passager arrière, connaissait le juge. Il était là pour l'identifier et le désigner aux deux tueurs, venus spécialement à Lyon pour remplir leur contrat. C'est peu. Sur le fameux hold-up de Strasbourg dont tous les fils mènent à Lyon, l'arrestation de Momond-Vidal et des membres du « gang des Lyonnais » n'a en rien résolu les mystères de ce coup de génie criminel. D'ailleurs le dossier de l'instruction est presque vide. Quant au reste, beaucoup d'hypothèses, beaucoup de noms et bien peu de preuves.

Alors, pourquoi, sur un terrain aussi délicat, toutes ces manœuvres du ministre de l'Intérieur ? En fait, Michel Poniatowski a compris que toutes les affaires de Lyon résumaient parfaitement pour de nombreux français ce qu'était, et est souvent encore, l'Etat-U.d.r. : députés marrons, ferrailleurs généreux envers certains hommes politiques, policiers-proxénètes, gangsters colleurs d'affiches, truands gardes du corps, racketteurs toujours prêts à rendre quelque service. En trois ans, tous les scandales qui ont éclaté publiquement à Lyon menaient à cette conclusion.

Michel Poniatowski ne pouvait laisser passer une si belle occasion. Mieux, elle lui permet aussi d'améliorer une image de mar-

MOULINS : INAUGURATION D'UN PL

« Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous faites venir Jacques Chirac à Moulins ? Quelle est la signification de ce voyage ? » A l'élu socialiste qui lui posait cette question, Hector Rolland, député-maire de Moulins, et récemment chargé de mission auprès du Premier Ministre en tant que Président des Comités d'usagers, répond : « Mais cela ne signifie rien politiquement, on est en vacances, on va s'amuser. » Et ils se sont amusés, vendredi dernier, à Moulins...



Sir la pelouse du stade municipal, Hector Rolland et quelques notables attendent que Chirac leur tombe du ciel. Un gendarme allume un fumigène rouge ; il n'est pourtant que 16 heures... Mais peut-être certains craignent-ils que le pilote de l'hélicoptère ne confonde la pelouse du stade et l'Allier tout proche. Enfin un point surgit à l'horizon. Rolland demande au préfet : « Vous qui savez tout, pouvez-vous me dire à quelle altitude vole un hélicoptère ? » Un journaliste ne peut s'empêcher de répondre : « Aujourd'hui, avec Chirac dedans, il doit voler bas. » L'appareil posé, Chirac surgit. Son premier mot est pour son hôte : « Comment vas-tu, Hector ? » Puis il embrasse la femme d'Hector. Après tout, on est entre soi.

Rolland a préparé pour Chirac un programme très mac-mahonesque : discours et inaugurations en chaîne. Du stade, le cortège se rend à l'hôtel de ville; avec Chirac il y a Gabriel Péronnet, député de Vichy, à qui Rolland doit remettre la médaille de la ville en disant, non sans un petit pincement au cœur, : « Puisque le département a la chance d'avoir en vous un ministre... » Qu'en termes délicats ces choses-là sont dites ; en réalité, le brave Rolland devait penser par devers lui : « Dire que celui-là était député F.g.d.s., mais il a su retourner sa veste à temps. Et le voilà ministre. » Rolland qui n'en est pas à une flatterie près (quelle quantité de pommade il a pu utiliser en un après-midi !), qualifie Pierre Mazeaud, autre compagnon de promenade de Chirac, de « grand sportif international ». Manque seulement à la brochette l'illustre René Tomasini que Chirac n'a finalement pas emmené : un voleur de fichier dans un cortège officiel, ça peut susciter des quolibets. Dans le bruit des bouchons de champagne qui sautent, Chirac dit son bonheur d'être à Moulins. Une parole qu'il regrettera quelques heures plus tard.

Pour arriver au C.e.s. Emile-Guillaumin qu'il doit inaugurer dans le quartier des Champins, Chirac passe devant un foyer de jeunes travailleurs dont les portes risquent de fermer prochainement parce que Hector Rolland refuse d'aider ce foyer à rembourser les emprunts qui ont été nécessaires à sa construction. Le directeur du foyer a d'ailleurs écrit à Chirac pour lui signaler la suggestion de Rolland : « On n'a qu'à augmenter les prix de pension de 40%. » En traversant cette banlieue qui fait penser à Sarcelles, Chirac voudrait bien oublier cette histoire de foyer, mais des centaines de manifestants sont

que sérieusement ternie par l'affaire Carlos. Le roman feuilleton, là aussi laborieusement mis en place par les collaborateurs de notre ministre de l'Intérieur, n'est pas arrivé à cacher aux yeux de l'opinion publique une réalité : l'incompétence totale de la D.s.t. qui a fait tuer deux de ses hommes. Et a laissé fonctionner sur le territoire un réseau de terroristes sans être même capable d'en déceler l'existence.

Un fait n'est d'ailleurs pas inintéressant à noter : Michel Poniatowski a annoncé à ses collaborateurs sa décision de prendre en main les scandales de Lyon, le 17 juillet dernier. Quelques heures auparavant, les Renseignements généraux lui avaient transmis les résultats d'un sondage, fait à sa propre demande. Celui-ci indiquait que les Français ne croyaient pas, à une forte majorité, aux thèses du ministre sur l'affaire Carlos. Mais qu'en revanche ils se passionnaient pour le meurtre du juge Renaud. Les giscardiens ont toujours eu un certain sens des relations publiques...

ROBERT BUTHEAU

RENDEZ-VOUS LE 5 SEPTEMBRE

Comme les années précédentes, « l'Unité » interrompt sa publication pendant le mois d'août. Pour des raisons que nous avons déjà exposées. La vente d'un journal comme le nôtre devient en août extrêmement aléatoire. Notre diffusion par les Messageries est trop limitée pour que nous puissions suivre sur le lieu de leurs vacances ceux de nos lecteurs qui achètent « l'Unité » au numéro. La vente militante, qui a encore sensiblement progressé cette année grâce à l'inlassable dévouement de plusieurs milliers de camarades à travers toute la France, est déjà fortement réduite depuis la mi-juillet et le serait encore davantage en août. Le déficit inévitable pendant cette période hypothéquerait lourdement les mois à venir alors que nous avons à nouveau cette année un budget en équilibre, ce qui n'est pas un mince sujet de satisfaction étant donné les difficultés grandissantes qui pèsent sur l'ensemble de la presse et spécialement sur la presse d'opinion.

Depuis un an, la situation de « l'Unité » s'est consolidée. Le nombre des abonnements dépasse maintenant celui de la vente au numéro, bien que celle-ci ait augmenté de son côté au cours des derniers mois. Nous paraissons régulièrement sur 32 pages (avec même un numéro de 40 pages à la veille du Congrès de Pau), ce qui nous a permis d'améliorer et de diversifier le contenu du journal et notamment de publier de nombreux entretiens exclusifs, des reportages en France et à l'étranger, de grandes enquêtes comme le « Dictionnaire d'un racket » que nous avons tiré en numéro spécial et qui a connu un très large écho.

A celles de l'équipe habituelle du journal et des responsables du Parti socialiste, se sont ajoutées, au fil des numéros, des signatures de grand renom, telles celles de Jean Genet, Angela Davis, Alain Decaux, Edmonde Charles-Roux, Régis Debray, etc. Sans oublier bien entendu, François Mitterrand qui après le remarquable succès de son livre « La paille et le grain », fait, pour l'essentiel, de ses premières chroniques de « l'Unité », nous donne à nouveau chaque semaine sa « part de vérité ». Tout cela fait que chaque numéro de ce journal est abondamment cité par la presse écrite et audiovisuelle, française et internationale.

Bilan positif donc mais dont nous n'entendons nullement nous satisfaire, à la fois parce que nous sommes conscients des insuffisances qui demeurent et parce que la situation financière d'une entreprise comme la nôtre reste fragile. Dès la rentrée de septembre, nous vous tiendrons au courant des projets que nous allons mettre au point ces prochaines semaines pour faire faire un nouveau bond en avant à l'hebdomadaire du Parti socialiste. Nous solliciterons votre avis et nous vous demanderons comme par le passé de participer à leur mise en œuvre.

En attendant, à tous nos lecteurs, à tous nos amis, à tous ceux qui nous ont aidés à faire de ce journal ce qu'il est, nous souhaitons d'heureuses vacances en n'oubliant pas ceux qui ne peuvent partir mais que nous retrouverons aussi le vendredi 5 septembre.

L'UNITE

P.s. — Il va de soi que nos abonnés ne supporteront aucun préjudice du fait de notre interruption en août. Leur abonnement sera automatiquement prolongé du nombre de numéros correspondants.

EONASME...

là avec force banderoles, qui le ramènent aux réalités et entonnent des refrains bien sonnés : « Chirac, si tu continues, la classe ouvrière te bottera le cul. » C'est la première ombre sur la fête que le vassal Rolland avait préparée pour son roitelet Chirac.

Parlant un jour de ses réalisations dans la ville, Hector Rolland déclara que, pour décongestionner la circulation à l'embranchement des nationales 7 et 9, il allait faire creuser « un souterrain sous la terre ». Son interlocuteur lui fit malicieusement remarquer qu'il s'agissait là d'un pléonasme. Pas désarçonné le moins du monde, Rolland répliqua : « Non ce n'est pas un pléonasme, c'est une trémie. » A la grande hilarité de la population moulinoise, le second acte de Jacques Chirac fut donc « l'inauguration du pléonasme ».

Chirac, dans un style très chabanesque, n'a pas hésité à montrer qu'il était prêt à se mouiller pour Rolland : il s'est promené aux abords de la piscine et a fait le tour du stade. Cet exploit sportif s'est terminé dans un Palais des Sports tout juste à moitié rempli grâce à quelques invitations distribuées à bon escient. Là encore, à l'entrée, des manifestants dont les pancartes réclamaient « des loyers modérés » et « du boulot pour tout le monde ». Le tout ponctué de huées fort dissonantes. Chirac devait commencer à se demander si son « cher Hector » avait aussi bien préparé l'accueil que prévu.

Au Palais des Sports fut donné un spectacle comme on n'en vit guère que sous Badinguet ou Pétain. Les redondances ridicules de Joseph Prudhomme-Rolland le disputaient à sa philosophie de pacotille (« il n'y a pas de classe dirigeante qui ne soit courageuse ») ou à sa lourde naïveté (« c'est volontairement que j'ai minimisé les problèmes »). A ce Bossuet au petit pied qui souhaite, sans rire, à Chirac de « garder sa lucidité », le Premier ministre répond par un de ces discours vides et démagogiques dont il a le secret. A chaque platitude, Hector donne le signal des applaudissements. Non, décidément, Eugène Labiche n'a rien inventé. Mais Chirac et Rolland l'ont-ils lu ?

Hector avait souhaité une apothéose. Chirac la savourait par avance. D'un commun accord, ils avaient gardé le meilleur pour la fin : l'inauguration du Rond-Point Georges-Pompidou. Pour ce faire, ils partirent bravement à pied à travers les rues de la ville. Mais quelle ne fut pas leur surprise de trouver ledit



Chirac serrant les mains sur fond de manifestations, à Moulins.

Rond-Point occupé par quelque 3 000 manifestants réunis à l'appel de la C.g.t., de la C.f.d.t., des syndicats paysans, de la Fen, du P.c., du P.s. ! Que faire ? Chirac s'affirme d'abord très prudent : « N'y allons pas, il n'y a qu'à les laisser faire, ils se lasseront bien. » Le préfet et Rolland préfèrent un baroud d'honneur : « C'est un endroit public, il faut les faire dégager. » Furieux, Chirac fusille Rolland du regard : « Il aurait fallu boucler la place avant... » Finalement, ils avancent gardés et protégés par deux escadrons de gendarmes mobiles, casqués et armés de fusils lance-grenades. Chirac dévoile la plaque au pas de course et bat en retraite. Aucun des discours prévus au Rond-Point n'aura lieu. Ce sont les manifestants qui gardent la parole. Leurs pancartes disent : « Hausse des prix et baisse des salaires, ça c'est Chirac. » Et le mot de la fin revient aux paysans qui scandent : « Chirac-la vache ne vaut pas cher. » A Moulins il y a eu bien de l'amusement, mais les rieurs n'étaient pas dans le camp prévu.

JEAN-PAUL LIEGEOIS

Programme nucléaire

LES RAISONS D'E.D.F.

Pourquoi construit-on des centrales nucléaires ? Au fil des mois le gouvernement a tenté d'expliquer aux Français de plus en plus réticents les raisons qui l'ont amené à prendre une telle décision. Nos lecteurs ont pu lire, dans notre journal les critiques faites aussi bien par des économistes que par des écologistes. Notre position est connue : si, tout comme le P.s. nous n'avons pas condamné l'énergie nucléaire, ce qui n'aurait pas de sens, nous avons expliqué pourquoi nous refusions le programme nucléaire actuel du gouvernement. Nos lecteurs pourront lire ici un texte d'E.d.f., maître d'œuvre de ce programme, expliquant les choix actuels.

L'expansion de la consommation globale d'énergie, a dépassé les estimations des années 50. Aussi avant de se projeter dans les 25 prochaines années il convient de remonter 25 ans en arrière. De 90 Mtec (1) en 1950, cette consommation est passée à plus de 260 Mtec en 1973 et devrait atteindre en l'an 2000, 600 à 700 Mtec.

Les prévisions gouvernementales pour l'année 1985 annoncées au cours du Conseil central de Planification du 1er février 1975, se situent au niveau de 360 Mtec qui se répartissent de la façon suivante selon les différentes sources d'énergie (en Mtec) :

	1973	1985
Pétrole	174	145
Charbon	45	45
Gaz	22	56
Hydraulique	16,5	20
Nucléaire	4,5	90
Energies Nouvelles	0	4
	262	360

Une caractéristique importante de ce programme est la part croissante de la consommation d'électricité qui de 22 % en 1973 passerait à 39% en 1985. Ces valeurs se situent bien en deçà des prévisions de consommation faites avant la crise et même une politique draconienne d'économie de l'énergie ne changerait pas sensiblement le rythme de croissance de consommation d'électricité.

Mais pourquoi alors le choix du nucléaire ?

Ce choix se justifie en tout premier lieu pour des raisons économiques : le coût du kWh-charbon ou pétrole est pratiquement le double du kWh nucléaire. Cela montre que le point de non-retour est franchi quelle que soit l'évolution des coûts pétroliers et charbonniers dans les prochaines décennies. Le stockage du combustible nucléaire entre autres nécessite des investissements nettement inférieurs à ceux nécessaires pour le stockage du fuel. Même dans l'hypothèse où l'augmentation de la consommation deviendrait nulle, l'obsolescence (usure, vieillissement), des centrales classiques impliquerait leur remplacement par des centrales nucléaires.

Par ailleurs la répartition plus homogène des ressources d'uranium dans le monde assurera une meilleure sécurité d'approvisionnement en combustible ; à ce propos rappelons que la France elle-même dispose de gisements d'uranium d'importance non négligeable. Cela entraînera une réduction du degré de dépendance énergétique qui jusqu'à présent ne faisait que croître. En outre, l'impact du coût du combustible uranium sur le coût du kWh étant beaucoup plus faible que pour le pétrole, le programme nucléaire permettra une amélioration de la balance commerciale.

L'énergie hydraulique gravitaire est à l'échelle de quelques Mtec. Les sites exploitables qui demeurent sont en nombre limité et cette source d'énergie ne pourra couvrir qu'une très faible partie des besoins. En revanche l'hydraulique de pompage jouera certainement un grand rôle dans les transferts d'énergie.

Il y a les projets de l'usine marémotrice des Iles Chaussey. Selon le cas, l'énergie produite serait de l'ordre de 8 ou 12 Mtec. Ce serait une aventure technique (construction d'importantes digues en mer, durée des travaux : 10 ans) qui serait plus coûteuse en investissements que son équivalent nucléaire (4 ou 5 réacteurs). Il ne peut donc s'agir d'un relais rapidement mobilisable et facilement modulable du fait du caractère irréversible d'une telle entreprise. D'autre part, cette usine poserait des problèmes sur le plan de l'environnement pour les côtes française et anglaise.

Qu'en est-il des énergies nouvelles ?

L'énergie éolienne s'avère mal adaptée pour les puissances importantes. Elle n'aura un rôle que pour des utilisations très particulières.

Notre pays offre quelques possibilités dans le domaine de la géothermie. En effet le sous-sol renferme des nappes d'eau chaude dont la plus importante se trouve sous la région parisienne. Son application concernera le chauffage des locaux, d'ailleurs des réalisations sont actuellement en service. Cependant l'apport énergétique ne sera guère supérieur à 1 Mtec.

Reste l'énergie solaire. Cette énergie, diffuse, pourra être utilisée comme chauffage de base (associé à un chauffage complémentaire) de maisons individuelles, voire de petits immeubles. Des réalisations existent dans le Sud, l'Est et le Nord. Par nature, cette énergie semble mal adaptée à la réalisation de centrales électriques de forte puissance. Cependant il existe des projets de petites centrales expérimentales utilisant le rayonnement solaire comme source chaude. La transformation directe de cette énergie en énergie électrique n'est pas, quant à elle, économiquement envisageable actuellement.

Le programme d'E.d.f.

Rappelons que le programme actuel est fondé sur la filière à eau ordinaire avec des réacteurs d'une puissance comprise entre 900 à 1 000 MW. A ce programme s'ajoute le projet de surrégénérateur de 1 200 MW prévu en amont de Lyon.

Les mises en service programmées de 1975 à 1979 inclus prévoient 14 tranches nucléaires représentant une puissance de plus de 12 000 MW (dont 5 500 MW en 1979). Durant cette même période le thermique classique représentera 3 500 MW et l'hydraulique 2 300 MW.

Entre 1980 et 1985, un rythme analogue à celui des années 1978 et 1979 conduirait à une mise en service d'au moins 35 000 MW en nucléaire et de 1 300 MW en hydraulique.

Pour les mises en service qui auront lieu à partir de 1980, de nouvelles implantations sont à rechercher. C'est le but de la concertation actuelle : près de 40 sites ont été soumis aux élus locaux et régionaux afin de pouvoir choisir parmi eux une douzaine de sites qui correspondraient à nos besoins jusqu'en 1988.

---

(1) Afin de pouvoir faire aisément des rapprochements on compare les possibilités des différentes sources d'énergie à celles que procurerait le charbon. L'unité utilisée est le tec (tonne équivalent charbon) ou le Mtec (million de tonnes équivalent charbon). Les équivalences sont :
1 Mt de pétrole = 1 milliard de m3 de gaz naturel = 1,5 Mtec
1 TWh = 1 /3 Mtec

changer la vie politique

SEKOU TOURE A MITTERRAND

A la suite de la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Guinée, Ahmed Sekou Touré, président de la République guinéenne a adressé à François Mitterrand et Roland Dumas le télégramme suivant :

« Avons reçu avec réel plaisir votre message félicitations occasion reprise relations diplomatiques entre notre pays et la France. Saisissons cette occasion pour vous adresser et à travers vous à toutes forces progressistes françaises au nom du peuple, parti, Etat, gouvernement Guinée et en notre nom personnel tous nos remerciements pour amitié que vous avez toujours conservée et cultivée endroit peuple Guinée et efforts inlassables que vous avez déployés pour créer nouvelle ère coopération et relations amicales entre nos deux pays. Sommes convaincus également que avenir sera marqué par renforcement liens amitié entre nos deux peuples au bénéfice paix et détente dans le monde. Tout en réitérant expression notre amitié personnelle constante vous prions accepter notre considération militante. »

LA ROCQUE N'ETAIT PAS FASCISTE

« L'Unité » a récemment publié un article sur l'émission de télévision les Dossiers de l'Ecran consacrée au Front populaire. A propos de ce que nous avions écrit du colonel de la Rocque, son fils Gilles de la Rocque nous a adressé une lettre dont nous extrayons ce passage :

« L'attitude légaliste du président des Croix de Feu le 6 février 1934 a été précisée maintes et maintes fois par des historiens et des personnalités telles que René Rémond, Georges Lefranc, Jacques Chastenet, Pierre Cot, Daniel Mayer, André Chamson, etc. La presse s'en est souvent fait l'écho. Jean Poperen, qui assistait au débat télévisé n'a nullement protesté après l'intervention de M. Brumeaux. De son côté, « Le Nouvel Observateur », à la suite de cette émission, n'a pas hésité à reconnaître que les propos de M. Brumeaux « étaient exacts : La Rocque n'était pas fasciste ».

D'OU VIENT L'ARGENT D'HERSANT ?

Georges Fillioud a posé à Jacques Chirac une question écrite à propos du « Figaro » et de sa vente à Robert Hersant. Il lui demande « s'il s'est assuré que les dispositions de l'ordonnance du 26 août 1944, promulguée par le général de Gaulle sur l'organisation de la presse française ont été bien respectées dans la réalisation de cette opération. »

Cette ordonnance prévoit en effet que les fonds qui permettent à quelqu'un d'acheter un journal ou des actions de celui-ci doivent être d'origine précise. Ce qui interdit le recours par exemple à des prête-noms. Cette question n'est pas sans intérêt puisque Robert Hersant n'a jusqu'à maintenant apporté aucune précision sur l'origine des milliards qui lui ont permis d'acheter le « Figaro » et ses journalistes.

FOURCADE HORS DU COUP

Mardi prochain les ministres français rêveront de vacances. Assis autour de la grande table du Conseil ils se pencheront avec gravité sur la situation économique. Dans le secret du Conseil leur visage s'allongera. A la sortie, il leur faudra faire bonne figure. Expliquer que tout ce qui a été fait est bien, que tout ce qui sera fait sera mieux encore, que si la situation est grave elle l'est davantage ailleurs. Il leur faudra tenter de convaincre, une fois de plus des Français inquiets et las. Ce qui devient chaque jour plus difficile.

Car de toutes parts les pronostics se font de plus en plus pessimistes. La Banque de France, les patrons, les experts, il ne se passe pas de jour sans que l'analyse de l'économie ne soit plus sombre. Qu'il s'agisse d'une branche de l'économie ou de la production globale, c'est l'inquiétude : la chute des indices signifie le chômage. Et le dernier rapport semestriel de l'O.c.d.e. est particulièrement inquiétant : le chômage continuera à croître, l'inflation ne diminuera guère, le déficit de la balance des paiements s'accroîtra.

Lorsque François Mitterrand, il y a deux semaines au cours d'une conférence de presse analysa l'économie française, les responsables de la majorité crurent bon de hausser les épaules : Que vont-ils faire aujourd'hui ?

On va sans doute assister à une opération de grand style pour relancer sans relancer. Ainsi les experts gouvernementaux espèrent-ils réduire le chômage sans flambée des prix. On évitera une relance brutale de la consommation et par des crédits publics on tentera d'aider les secteurs en difficulté. C'est-à-dire que l'on aidera les patrons en oubliant les travailleurs. L'angoisse des experts est pourtant réelle. Pour eux le seul espoir est que la relance électorale de Gerald Ford ait des effets bénéfiques pour l'ensemble des pays capitalistes. C'est dire si Fourcade est hors du coup : faudra-t-il, pour que la situation de l'emploi s'améliore que les chômeurs français aillent manifester devant la Maison blanche ?

A force de dire que si rien ne va plus c'est la faute des autres, après qu'il a été prouvé que ses décisions étaient sans effet, Fourcade risque fort de faire une démonstration qui ne surprendra personne : après 18 mois passés au ministère des Finances il s'est révélé incapable d'améliorer la situation. La seule conclusion possible ? Non pas seulement changer de ministre. Mais changer de politique.

ELLEINSTEIN ET LA DEMOCRATIE

L'hebdomadaire du Parti communiste « France nouvelle » a publié dans son courrier des lecteurs un important texte de Jean Elleinstein, auteur d'une « Histoire du phénomène stalinien » et parue aux éditions Grasset, et membre du Parti communiste.

Celui-ci écrit par exemple : « L'exploitation de l'homme par l'homme constitue (...) la plus grave des atteintes à la liberté humaine, mais tout cela n'enlève rien à la valeur inestimable de la démocratie politique et des libertés fondamentales. Celles-ci n'ont en fait rien de bourgeois et nous aurions grand tort de les ranger dans un tiroir de l'Histoire avec cette étiquette infamante. »

« LE CRI DES MURS »

Faire éclater dans la rue un débat public sur une question d'actualité : c'est ce que propose « Le cri des murs », un journal mural qui paraîtra tous les 15 jours, puis toutes les semaines.

Au-delà des affiches-mot d'ordre, c'est une arme de contre-information pour tous les groupes, formels ou informels, qui travaillent sur un secteur, qui mènent une lutte globale ou spécifique. C'est une arme aussi pour tous ceux qui se sentent les mains vides face aux mensonges, aux déformations, aux omissions volontaires qui forment la prétendue opinion publique.

Abonnements : Centre d'Information Immédia - Adresse Patrick Fillioud B.p. 8 75521 Paris Cedex 11 - Tél. 770.05.13.

LA FACTURE DES AMIS DE DUMAS

La section socialiste de Chambéry a réclamé publiquement l'autre jour la démission de la municipalité de cette ville, que dirige Pierre Dumas (U.d.r.), ancien secrétaire d'Etat et ancien député. Le rapport de la Cour des comptes vient, en effet, de révéler les pratiques surprenantes de ce conseil municipal, qui achetait depuis des années le mobilier scolaire par le biais de Henri Coudurier (maire-adjoint R.i. et commerçant) sur simples factures, sans faire jouer la concurrence ! Il apparaît également qu'en ramenant son projet de Zup de 8 000 à 3 200 habitants, la municipalité s'est mise dans l'impossibilité d'amortir certaines installations prévues dans cette Zup.

LES APPELÉS SOCIALISTES

Armée



Aux différentes questions soulevées depuis plus d'un an par le contingent, les appelés socialistes viennent d'apporter leur propre réponse à l'occasion d'une réunion organisée à Cachan, le 19 juillet par le Mouvement des Jeunesses socialistes et la Convention pour l'armée nouvelle. Une quarantaine de délégués y représentaient les 800 soldats d'ores et déjà inscrits à la Convention des appelés socialistes et, par delà ceux-ci, les milliers de jeunes incorporés proches du P.s. Ainsi les Conventions pour l'armée nouvelle ont-elles affirmé leur originalité en regroupant des cadres d'active, de réserve et des appelés au sein d'une seule organisation.

La réunion de Cachan s'est tenue trois jours après l'annonce des différentes mesures envisagées par le gouvernement pour améliorer le règlement de discipline générale, prendre en compte des problèmes particuliers de certains appelés et leur donner un peu voix au chapitre, en sourdine, pour ce qui touche aux aspects de la vie communautaire dans les casernes. Le retard avec lequel ces mesures partielles interviennent, leur insuffisance et le fait que toutes les modalités n'en sont pas encore clairement définies expliquent le peu de cas qu'en ont fait les appelés socialistes. Il n'en va pas de même de la possibilité « offerte » aux jeunes de rempiler un, deux ou trois mois pour « rechercher, en cette période particulièrement critique de leur vie professionnelle, un emploi civil » (Giscard dixit). Cette volonté de dissimuler artificiellement l'étendue du chômage chez les jeunes, cette confusion créée entre la défense nationale et un lieu d'attente ne sont profitables ni à la jeunesse, ni à l'armée. La situation appelle d'autres mesures que celles-là, pourtant pompeusement présentées par Giscard d'Estaing comme une « adaptation à la vie moderne »...

A Cachan, Charles Hernu a d'emblée défini, face aux délégués, le cadre de cette première réunion : « Il ne faut pas, pour nous socialistes, se tromper. S'il s'agit bien de transformer l'armée, ce n'est pas par conformisme. C'est parce que nous posons le vrai problème : faut-il une défense ? Si nous répondons oui, et nous le faisons, alors nos Conventions pour l'Armée nouvelle et notre Convention des Appelés prennent tout leur sens. »

Ainsi les jeunes membres du P.s., parti qui a sa spécificité propre en tous domaines, n'iront-ils pas grossir à l'Armée « les rangs de ceux qui sont organisés — ou prétendent l'être — avec des mots d'ordre aventuristes, irresponsables, qui ne sont pas ceux des socialistes. » Ce jugement d'Hernu découle de son analyse selon laquelle la défense nationale est un « mal nécessaire » dont on ne peut cependant accepter telles quelles la philosophie, la stratégie et les modalités d'application actuelles.

Au cours de travaux en commission, les appelés ont débattu de leurs relations avec les cadres et avec l'armée dont ils ont analysé la place dans la nation. Ainsi la distinction est-elle apparue entre une certaine institution militaire, criticable à plus d'un titre, et la défense nationale. Les délégués qui provenaient de plusieurs régiments et de différentes écoles militaires ont confronté leurs expériences pour faire avancer leurs idées au sein de l'armée. Une sorte de bilan a pu être tiré de l'activité socialiste dans les casernes, bilan très encourageant. Dépassant par ailleurs les revendications d'ordre matériel, sans les négliger pour autant, les participants à la réunion de Cachan ont adopté trois textes, dont un appel aux cadres d'active et un autre aux soldats du contingent. Pour garantir les libertés au sein de l'armée, ils se sont prononcés dans leur motion finale pour « une représentation démocratique, par voie d'élections, au sein de comités consultatifs de soldats obligatoirement consultés sur les conditions de vie de ceux-ci et chargés de transmettre leurs doléances dans toutes les unités ». Ils ont également réclamé la liberté d'opinion, d'expression écrite ou orale et celle d'« adhérer aux organisations politiques, syndicales ou confessionnelles de leur choix et de participer à leurs activités en dehors du temps de service ». Soucieux de faire comprendre aux cadres de l'Armée qu'ils ne sont pas visés par leur action, les appelés socialistes se sont enfin prononcés pour la disparition des juridictions militaires et « la démilitarisation de certaines fonctions comme la médecine ».

Tout cela vient, s'il en était besoin, rappeler à Giscard qu'il n'y a pas de périodes creuses et de décrispation estivale, même dans les casernes.

J.L.-R.

Elisabeth Arden: Une multinationale sans fards

Dans l'usine Elisabeth Arden de Levallois traîne un parfum de scandale. Suite à la décision brutale de la direction de fermer leur usine à la fin de l'année, les 151 salariés de Levallois se sont mis en colère.

Cette décision, ils ne l'acceptent pas. Mieux, elle leur paraît étrange et ils ont de quoi le prouver.

Ainsi l'usine de Levallois fabrique pour 27 500 000 francs de produits Elisabeth Arden grâce à un matériel ultra-moderne acquis il y a quelques mois seulement et représentant un investissement de l'ordre de 3 500 000 francs. Elle exporte vers les U.s.a. près de 60 % de sa production. Elle détient un très bon rapport de prix de revient qui la place dans une position favorable face aux autres usines européennes du groupe (Allemagne, Italie, Angleterre).

Alors, pourquoi cette décision brutale ? La direction répond : restructuration mondiale du puissant groupe chimique Elie-Lilly dont dépend Elisabeth Arden.

Un essai avait déjà été tenté en Europe en fermant les usines suisse et italienne. Toutefois les Italiens par une réaction vigoureuse de leurs syndicats avaient fait échouer le projet. Cette restructuration qui, supprimant Levallois, enverra la production en Allemagne ou en Angleterre a, bien entendu, pour objet d'accroître les profits.

La direction ne le cache même pas : « L'usine de Levallois est déficitaire. » Cette affirmation, les employés la contestent en bloc : « Le déficit a été provoqué pour camoufler l'opération de restructuration et surtout une opération immobilière sur les terrains de Levallois. » L'évaluation en a d'ailleurs été faite par la direction pour 7 500 000 francs. En effet, les cadres de l'entreprise qui demandent une entrevue, toujours refusée, avec la direction, ont découvert que la Société française revend ses produits à la société américaine à 14 % en dessous de son prix de revient !

Cette décision du groupe multinational U.s. Elie-Lilly, dont un des seuls objets est de réaliser une fructueuse opération en supprimant une unité de production en Europe et en réalisant une opération immobilière, s'est heurtée à la vive réaction du personnel qui, non syndiqué jusqu'à ce jour, a constitué une section syndicale C.g.t. forte de plus de 100 adhérents. Le trust américain avait dû spéculer sur cette situation en décidant de fermer l'usine française et non celles d'Angleterre ou d'Allemagne où les travailleurs sont puissamment organisés. Depuis le 15 juillet, également, existent dans l'entreprise une section C.f.d.t. et une section C.g.c. Désormais 95 % du personnel est syndiqué.

La fermeture d'Elisabeth Arden à Levallois apporte la preuve d'un choix grave pour l'économie nationale. Une fois de plus, on accepte le veto d'un groupe américain sur tout un secteur d'activité. Un fait qui n'est pas nouveau. Déjà le groupe U.s. Pfizer a fermé l'usine Coty de Suresnes pour l'envoyer en Angleterre et la liste n'est pas close.

Passant à l'action lundi dernier, le service d'approvisionnement et de conditionnement des emballages s'est mis en grève, entraînant à brève échéance le chômage technique pour toute l'usine.

Les travailleurs sont décidés à lutter de toutes leurs forces, soutenus par les syndicats, la municipalité de Levallois, les organisations politiques de gauche — dont la section socialiste — afin d'obtenir le maintien des activités en France d'Elisabeth Arden et la garantie de l'emploi. Dans ce but, le 18 juillet dernier, une délégation des travailleurs de l'entreprise accompagnée par Michel Bertrand, membre du comité directeur du P.s. et maire-adjoint de Levallois était reçue au ministère de l'Industrie.

C.C.

NE PAS SE TROMPER D'ADVERSAIRE

« L'Unité » est l'hebdomadaire du Parti socialiste. Il est donc normal que les représentants de tous les courants du Parti puissent s'exprimer dans ses colonnes. Nous accueillons aujourd'hui l'opinion, sur le Portugal, de Didier Motchane, membre du Bureau exécutif au titre du courant 2. Il va de soi que nous ne partageons en aucune manière l'appréciation portée par l'auteur sur le comportement du Parti socialiste portugais auquel « l'Unité », comme l'ont fait François Mitterrand et le Bureau exécutif du P.s., a exprimé clairement sa solidarité.

C. E.

Comme tous les événements historiques qui doivent attendre, pour devenir de l'Histoire, d'avoir cessé d'être des événements, le Portugal mène sous nos yeux une triple existence politique.

La première tient au fait que le Portugal existe au Portugal, par et pour les Portugais. On peut se renseigner — et « l'Unité », pour sa part, y a aidé ses lecteurs avec une honnêteté et une modestie qui tranchent sur le délire général et discordant qui sévit par ailleurs. S'il est permis de rapporter sans trop d'impertinence — ou même avec — que le Portugal existe indépendamment de ce qu'on dit de lui, c'est qu'il engendre un peu partout, à gauche comme à droite, un discours idéologique : parce qu'il est le lieu d'un processus révolutionnaire, le Portugal est devenu le lieu rêvé où nous venons prendre, les uns et les autres, nos désirs et nos craintes pour sa réalité.

Le Portugal existe enfin en France parce qu'un discours idéologique n'est jamais innocent ; dans ceux qui prennent, ici et maintenant, le Portugal pour prétexte, sachons démasquer le texte français. Il ne s'agit pas pour autant, faut-il le dire, de prétendre à l'impartialité ; et ce n'est pas manquer à la solidarité que nous devons à nos camarades du Parti socialiste portugais que de rappeler que nous devons regarder le Portugal avec nos propres yeux, et non pas les leurs.

Nous ne prétendons donner de leçons à personne, et moins qu'à quiconque aux socialistes portugais, dont les difficultés sont immenses. Mais parce que les responsabilités qu'ils portent sont à la mesure de notre espoir, elles peuvent l'être aussi de notre déception. Et lorsque nous désapprouvons leur politique, ce n'est pas pour donner raison à Cunhal, ni pour suggérer que le M.f.a., qui n'est pas moins exempt de contradictions internes que le P.s.p. et le P.c.p., détiendrait par miracle je ne sais quelle vérité révolutionnaire préétablie.

Rappelons un certain nombre de données simples :

▶ A la jointure du Tiers-Monde et de l'Europe, le Portugal, par sa structure sociale, son niveau de développement et le caractère de sa dépendance économique, est plus proche du premier que de la seconde.

▶ Près d'un demi-siècle de fascisme a laissé le pays sans institutions. Ce serait une grande naïveté — ou une grande hypocrisie

PAR DIDIER MOTCHANE

— de croire qu'il soit possible de plaquer, comme une construction préfabriquée, les institutions de la démocratie bourgeoise sur un processus de mutation sociale. A la seule exception, toute relative d'ailleurs, du Parti communiste, dont l'enracinement et la force ont été constamment surestimés, ce ne sont pas les partis politiques qui ont organisé les élections, mais l'inverse.

▶ L'absence de médiations institutionnelles solidement enracinées dans une pratique sociale crée une situation de crise politique permanente où chaque péripétie des affrontements de classe est susceptible de déboucher sur un coup d'Etat.

▶ C'est le M.f.a. qui a renversé le fascisme et s'est constitué de ce fait même comme le lieu principal du pouvoir, celui par conséquent des conflits du pouvoir.

Le Parti socialiste a reconnu cette réalité, il s'en est servi à juste titre pour assurer l'élection d'une Assemblée Constituante, mais on peut douter malheureusement qu'il ait su tirer le meilleur parti de sa force électorale. Prétendre, en effet, opposer aujourd'hui la légitimité du suffrage universel à celle du pouvoir qui l'a rendu possible ne peut manquer de faire courir de grands risques à une démocratie qu'il ne s'agit pas de rétablir mais d'enraciner. La puissance des forces réactionnaires nationales et internationales n'est pas un mythe. Cette puissance joue un rôle non pas exclusif, mais décisif dans la dégradation rapide du niveau de vie de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie. Nous pensons qu'en prenant dans ces conditions la responsabilité d'ouvrir une crise gouvernementale qui prend inéluctablement le sens d'une crise de régime, le Parti socialiste portugais vient de commettre — quelle qu'en soit l'issue — une lourde faute politique. Il court le risque de se faire déborder et peut-être investir par les forces réactionnaires qu'il voudrait combattre. Il court le risque de favoriser le développement de ce bonapartisme de gauche qu'il prétend éviter.

Nos camarades socialistes justifient leur démarche par la nécessité d'empêcher l'instauration au Portugal d'une dictature inspirée et dominée par le Parti communiste. Il est temps de dire que nous pensons qu'à côté d'un certain nombre de périls bien réels, ce péril-là est imaginaire.

Il ne s'agit pas pour nous de justifier la ligne de conduite — mais il en a peut-être au moins deux — adoptée par le P.c.p. Il est exact que les communistes ont cherché, et parfois réussi, à étendre leur influence sur la presse, les radios, la télévision, l'intersyndicale, par des moyens que les socialistes ont raison de contester. Il est exact que la direction du P.c.p. a cherché à exploiter le conflit de « Republica », qu'elle n'avait pas provoqué, d'une manière inadmissible. Mais comment expliquer que le Parti socialiste ne puisse, si sa force réelle est à la mesure de sa force électorale, soutenir la concurrence communiste sur tous ces terrains ?

Le vrai problème du Parti socialiste portugais est celui de sa liaison avec le processus révolutionnaire et avec le pouvoir, c'est-à-dire le M.f.a. Il est aussi dangereux de se tromper de partenaire que d'adversaire.

LA FAIM DU CHILI

Carlos Altamirano, secrétaire général du Parti socialiste chilien vient de nous faire parvenir une déclaration appelant à la solidarité internationale pour sauver le camarade Carlos Lorca, secrétaire général des Jeunesses socialistes et membre de la direction du parti. Ainsi que « l'Unité » l'a annoncé la semaine dernière, Lorca a été arrêté il y a une quinzaine de jours avec deux autres dirigeants du P.s. chilien. L'endroit dans lequel il est détenu reste inconnu.

Dans cette déclaration, Altamirano rappelle la situation économique catastrophique du Chili : 700 % d'inflation réelle, 20 % de chômage, une dette extérieure de 7 500 millions de dollars (ce qui n'empêche pas le gouvernement d'acheter cette année pour 500 millions de dollars d'armes). Dans le domaine social, vagabondage, délinquance, mendicité et prostitution sont chaque jour plus importants. La répression est le seul moyen que Pinochet a trouvé pour y faire face. « Le monde a déjà connu, rappelle Altamirano, des cas extrêmes de misère et de famine en Inde en Ethyopie ou au Biafra par exemple, provoqués par des catastrophes naturelles ou par des guerres. Mais il n'avait jamais connu le cas d'un gouvernement qui recherche d'une façon préméditée et consciente la faim et la misère comme solution aux problèmes économiques et politiques des grands monopoles financiers industriels et commerciaux ».

M.F.

Est.Ouest

TETE-A-TETE A HELSINKI

Le traité de paix avec l'Allemagne ne sera jamais signé. D'abord parce qu'il n'existe plus d'Allemagne, mais deux pays indépendants et souverains, internationalement reconnus et qui ne pourraient se regrouper pour n'en faire qu'un seul qu'au prix insupportable d'une guerre mondiale. Ensuite parce que le XXe siècle aura trouvé des formules originales pour terminer ses conflits, qui eux-mêmes furent exceptionnels.

Pour être vieux jeu et parler encore de traité de paix, disons que celui-ci sera signé mercredi prochain à Helsinki, par 35 pays représentés par leurs plus éminentes personnalités. Pour la petite Histoire, notons que plusieurs des signataires n'ont pas participé au conflit et que d'autres, Malte et Chypre, n'existaient pas alors en tant qu'Etats souverains. Pourtant, tous entéreront et déclareront inviolables par la force les frontières nées de la Seconde Guerre mondiale et auxquelles, d'ailleurs, tout le monde s'est accoutumé de façon si évidente qu'on peut se demander quelle mouche juridique a piqué le gouvernement soviétique animé par Leonid Brejnev lorsqu'il a fait de cette revendication son cheval de bataille.

L'U.r.s.s. a payé si cher l'invasion hitlérienne et ses illusions du pacte germano-soviétique que personne ne lui a jamais sérieusement contesté l'annexion des Etats baltes, de la Bessarabie, de la Carélie et d'une moitié de la Pologne modèle 1919. S'agissait-il alors de confirmer l'appartenance des démocraties populaires au bloc soviétique ? Qui a levé le petit doigt pour les Hongrois révoltés en 1956 ou les Tchèques envahis en 1968 ? Depuis la fin officieuse mais réelle de la guerre froide, qui se situe un ou deux ans après la mort de Staline, l'Europe est bien partagée et bien stabilisée. L'acte d'Helsinki confirmera des faits devenus des réalités, ce qui est peut-être une procédure bien supérieure à celles du passé, qui taillaient à chaud, à peine le dernier coup de canon tiré, et faisaient entériner par des signatures officielles des découpages ou des charcutages non soumis à l'expérience de la durée.

On a "traîné"

Cependant, de ce seul point de vue, la Conférence européenne de sécurité et de coopération (C.s.c.e.) et sa finale finlandaise du 30 juillet est de la plus haute importance pour tous les peuples européens. Non seulement parce qu'elle entérine la situation de fait, mais aussi parce qu'en l'entérinant dans la forme choisie elle marque la volonté de tous les signataires, en particulier de l'U.r.s.s. et des Etats-Unis, de ne plus faire de l'Europe un des points chauds du globe. Une des lignes de contact parmi les plus sensibles et les plus directes entre le monde soviétique et le monde capitaliste se trouve ainsi gelée, y compris à ses passages les plus



délicats, par exemple Berlin. Ce qui ne signifie pas la fin de tout affrontement, mais permet aux Européens d'entendre enfin un écho à la voix d'un Blum demandant devant la S.d.n. à quel moment les peuples pourraient reposer sans crainte la tête sur l'oreiller. Européens, dormez en paix ! Trente ans après la guerre qui avait fait de l'Europe un champ de ruines, une conférence, sous-estimée par les uns, surestimée par les autres, vous l'assure, du moins en ce qui concerne les 35 pays signataires.

Il a fallu, pour en arriver là, des trésors de diplomatie et, parfois, d'obscurantisme du langage. La dernière étape genevoise a relevé tantôt du marathon, tantôt de la comédie. La preuve en est que le point qui devait être, disait-on, le plus contesté, celui de la libre circulation des idées et des hommes, fut le premier réglé. Certes, un Moscovite n'ira pas demain à Paris et un Parisien à Moscou avec pour tout passeport une carte de visite ; mais, notamment sur l'information, les droits des journalistes ou les échanges culturels et scientifiques, de nouvelles et intéressantes étapes ont été franchies.

Sur le reste, on a « traîné » de deux façons. D'une part pour des raisons secondaires, de celles qui animent toutes les conférences diplomatiques et qui trouvent leurs justifications dans des exigences particulières à tel ou tel participant. C'est ainsi que Malte a retardé pendant une semaine la fixation de la date du 30 juillet en posant la question de la réduction des forces « étrangères » en Méditerranée. Question certes importante, alors que les flottes américaine et soviétique se surveillent courtoisement de Suez à Gibraltar, mais qu'il était parfaitement illusoire d'imaginer régler à Genève. D'autre part, pour des raisons solides et de fond, parce qu'elles touchaient aux deux grandes puissances. La Conférence européenne de sécurité est aussi un des moments de leur dialogue. Le départ de Richard Nixon, la maladie de Brejnev ont été des obstacles naturels à son développement, ainsi que l'affaire de Chypre, la crise du Moyen-Orient ou même la fin de la guerre du Vietnam. La rage serait de vouloir découper le sujet et d'imaginer que des difficultés apparemment éloignées les unes des autres par leur nature et par la géographie ne se retrouvent pas lorsque Andrei Gromyko et Henry Kissinger, les commis voyageurs des deux diplomaties, se rencontrent.

Une courte phrase de Kissinger sur la Conférence, prononcée à Genève l'autre jeudi après 7 heures d'entretien avec le ministre soviétique des Affaires étrangères, a été suffisant : « Au sujet de la C.s.c.e., les Etats-Unis soutiennent le consensus qui s'est dégagé jeudi soir pour que la dernière étape se déroule le 30 juillet. » Or ce « consensus » intéressait d'abord les pays non communistes, quelque peu divisés, alors que les pays communistes, liés par le calendrier proposé par Brejnev, n'avaient

qu'à attendre l'accord de leurs interlocuteurs. Cette pression des deux grandes puissances pour confirmer, au-delà des commentaires sensationnels et souvent contradictoires dans le temps, qu'elles poursuivent le dialogue de leur détente, a été assez ressentie par certains pays « neutres » pour expliquer, par exemple, les irritations suisses.

Aussi seuls que les cosmonautes

Donc, Helsinki, le 30 juillet. Une grande fête à laquelle il ne manquera pas un bouton de guêtre. Et pourtant, les limites en sont connues. Elles portent sur l'avenir. Parce qu'il est évident à tous qu'il ne suffit pas d'entériner le passé pour que tout soit résolu. La bonne volonté américano-soviétique dans la corbeille de mariage de la conférence, c'est beaucoup, mais en plus des frontières inviolabilisées et des échanges culturels il y a le désarmement. L'Alliance atlantique et le Pacte de Varsovie ne sont officiellement pas en cause, alors qu'ils représentent la clé de la réalité européenne. La dissolution simultanée des deux alliances militaires et leur remplacement par un nouveau système de sécurité font toujours bien partie de l'objectif poursuivi ? On aimerait le savoir.

Certes, cet autre pan de la construction d'une Europe pacifique dépend aussi du développement des conversations directes américano-soviétiques sur le désarmement nucléaire, ces conversations pour lesquelles il n'est besoin ni de cérémonies ni de grands discours, mais de tête-à-tête du genre de celui qu'ont eu Gromyko et Kissinger la semaine dernière, à quelques pas des salons de la Conférence européenne. Les deux hommes étaient en fait aussi seuls à ce moment-là que les cinq cosmonautes américains et soviétiques travaillant ensemble dans l'espace. Le reste du monde regarde, applaudit ou siffle, et attend.

CLAUDE FUZIER

UNITELEDIS

présente 2 nouvelles cassettes
- Convention nationale du P.s. : L'autogestion, Paris juin 1975
- Cassette formation n° 4 : l'action militante sur le terrain

Prix unitaire 30 F.
Passez vos commandes à Unitélédis, 7 rue Viollet-le-Duc, 75009 Paris.

LA VOIE ROUMAINE

De notre envoyé spécial

La longue série des coups de bluff diplomatico-commerciaux de Jacques Chirac va sans doute s'enrichir d'un épisode supplémentaire. Dimanche soir, à l'issue de la visite qu'il effectue en Roumanie, le Premier ministre français ne manquera sûrement pas de claironner sa satisfaction à propos des mirifiques résultats de ce voyage. Quitte à ce que, un peu plus tard, on s'aperçoive qu'en réalité, il ne reste qu'une baudruche Bucarest comme il y a eu — « l'Unité » l'a suffisamment démontré — une baudruche Téhéran.

La veille encore de l'arrivée de Chirac en tout cas, les responsables politiques et économiques roumains que nous avons rencontrés ne cachaient pas leur scepticisme. Tout simplement parce que Paris n'a même pas tenu ses engagements du passé. Lors de son séjour à Bucarest en 1968, De Gaulle avait prophétisé l'âge d'or des relations franco-roumaines. Seul résultat : des échanges culturels convenables, la création d'une société mixte de production d'appareils médicaux — mais l'usine n'est encore qu'en chantier — et de cinq sociétés mixtes commerciales, la fabrication de 53 000 automobiles Dacia 1 100 et 1 300 (la R8 et la R12) par contrat avec Renault et celle d'une cinquantaine d'hélicoptères Alouette III. Pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps — les Roumains, ces latins frottés de culture française, connaissent bien nos proverbes et maintenant trop bien celui-là — ces Alouette ne représentent une coopération économique. Mais il y a pire : le grand accord de coopération qui est venu à son terme l'an dernier. Depuis il n'a toujours pas été renouvelé. Et Paris viole froidement ses engagements internationaux. Car la Roumanie avait fait preuve d'audace en adhérant au G.a.t.t. et en avait payé le prix sous forme d'une lourde « cotisation » en importations obligatoires. Mais lorsqu'elle s'est tournée vers son partenaire français, celui-ci s'est dérobé devant l'obligation (inhérente à l'appartenance au G.a.t.t.) de mettre fin à toute discrimination commerciale, et d'accorder à la Roumanie la clause de la nation la plus favorisée. Concrètement : le gouvernement Chirac a maintenu ses restrictions à l'entrée des productions chimiques et électrotechniques en provenance de Bucarest — justement celles auxquelles le VIe Plan roumain (1976-1980) donne priorité, comme nous l'a expliqué Gheorghe Stoica, directeur au Comité d'Etat pour la Planification. L'arrière-pensée de la diplomatie giscardienne étant ainsi de ne pas mécontenter ses autres clients d'Europe de l'Est — on devine lesquels...

On s'est mis à l'allemand

Du coup la France est tombée à la 12e place dans les échanges de la Roumanie... « Et nous avons dû, plaisante amèrement l'un des principaux responsables du ministère du Commerce extérieur, nous mettre à apprendre l'allemand ».

L'anglais aussi. La place d'honneur que Bucarest offrait à la France et que celle-ci n'a pas voulu prendre, l'Allemagne (2e partenaire des Roumains) n'est pas seule à en profiter. Le président Gerald Ford sera ici les 2 et 3 août. Et déjà les Etats-Unis ont donné leur accord de principe afin que chez eux la Roumanie bénéficie de la clause de la nation la plus favorisée. Elle sera le premier →

Le président Ceacescu.



Cuba, au creux de ma mémoire...

Au premier pied par terre la sensation de chaleur humide, les premiers applaudissements, la première Internationale sous d'immenses portraits du Che, le premier daïkiri, le premier café... et puis le premier moment de timidité en regardant ses mains vides. « Nous construirons un Vietnam dix fois plus beau » dit Ho Chi Minh sur une affiche au sortir de l'aéroport. Et les voitures américaines sont vieilles et usagées comme dans un film mexicain. Ce monde est nouveau. Ce pays me dépayse. Je cherche et j'abandonne les signes de reconnaissance. La réalité dépassera toujours la fiction. Voilà les données du réel et voici ma disponibilité. Un inconscient celtique remonte en surface pour me demander si j'aime à ce point la différence. Mais je l'aimais à ce point... Plus que ça même. Il me semble aujourd'hui que je ne suis jamais tout à fait revenue de Cuba. J'étais partie toucher le sous-développement du doigt, voir mon premier pays socialiste, vérifier une légende... « La Révolution »... Je faisais partie de la brigade internationale José Marti, du nom du père de la Révolution cubaine. Nous allions travailler 4 semaines et visiter l'île. Nous étions 200 Européens à vouloir tout savoir, à se bousculer de questions, 200 ogres sur l'île verte, la douce, jamais contents, jamais satisfaits, toujours un peu perplexes, toujours persuadés qu'on leur cachait quelque chose — 200 à découvrir sur l'aéroport du départ que cette petite île des Caraïbes serait à la mesure de leurs nostalgies.

Cubains, Belges, Suisses, Allemands, Autrichiens, Italiens, Français, Espagnols, Portugais : le camp est une sorte de Babel où après avoir perdu son latin on se comprend très bien dans une langue approximative. Levés à 6 h au « Chant de la Production » des Quilapayun nous commençons à travailler à 7 heures. Après une pause vers 9 h 1 /2, nous nous remettons au travail jusqu'à 11 h 1 /2. De retour au campement : douche et déjeuner. Nous repartons vers 14 heures. Repause à 15 h, puis à 18 h, retour au camp, redouche, dîner et cinéma ou conférence. Et cela presque tous les jours. Les mercredi et dimanche nous « visitons ». Le samedi après-midi est consacré à la réunion de production au cours de laquelle les camarades cubains nous annoncent imperturbablement que nous avons réalisé les objectifs. Le travail avait, certes, un aspect symbolique mais, disent les camarades, « personne d'autre n'aurait pu le faire »... Et le samedi soir sous prétexte « d'activités culturelles » des groupes folkloriques viennent nous initier à la rumba. D'une rumba à l'autre il est possible de « goûter voir si le rhum est bon ». La vie est bien remplie, ponctuée de « meriendas » sorte de goûters des tropiques — jus de citron vert, jus de mangue, vrai jus d'ananas —, inondée de soleil, de chaleur, de moiteur, avec cette senteur persistante des goyaves le soir... Les soirs piqués de moustiques, effrayés de grenouilles vertes, élastiques, insolentes, égayées du son d'un tamtam parfois. « Mira la batea, como se menea »... Et le déhanchement si particulier des Cubains, inimitable pour nos derrières européens mal dressés à percevoir les rythmes afro-cubains.

Le jour, c'est le travail, j'allais dire le plein air ! La première semaine est consacrée à la construction : le soleil se lève à peine sur le chantier... On ramasse des brouettées de gravier, on les jette dans la bétonneuse qui les ressort sous forme d'une sorte de pudding. On le verse dans les cadres en bois et l'on égalise à l'aide d'un bout de bois et d'une raclette. Œuvres sublimes où la pluie tropicale met souvent mal ordre. Travail monotone — travail d'O.s. La découverte aussi, physique et mentale, que certains font cela toute leur vie — des heures par jours, des mois... des années...

Los Naranjos, le village où nous travaillons est l'œuvre des brigades internationales. Il fait partie du plan de développement de la région Ouest de La Havane. Pour leur donner des conditions de vie décentes, le gouvernement révolutionnaire essaie de regrouper les paysans... Los Naranjos abrite 800 habitants dans des petits pavillons livrés meublés et équipés d'un poste de télévision aux paysans les plus nécessiteux ou les plus méritants. Notre première approche de l'agriculture est la fertilisation de la terre autour des goyaviers. Equipés de « latas » — récipients en ferraille — nous avons vite découvert le geste auguste du paysan : le temps d'arrêt !

Une autre opération consiste à cueillir des goyaves, six à l'heure par personne constate sans commentaire la réunion de production. Qu'elles étaient bonnes les goyaves ! Le sarclage est un bonheur. Il fait chaud, il fait bon et la lenteur du rythme nous convient à merveille ! La dernière semaine, de retour à Los Naranjos, nous attaquons les finitions de la petite école. Restent quelques coups de pinceau à jeter ici et là et les pelouses. On ne voit que vert alentour mais une école à Cuba c'est un endroit où rien n'est laissé au hasard. Nous charrions donc de la terre et plantons de l'herbe et des bosquets de jeunes arbres... C'est à ce moment que les enfants du village commencent à venir voir à quoi ça ressemble...



L'école, c'est le lieu privilégié, le symbole d'un pays qui s'est déclaré deux ans après sa Révolution « le premier pays libre d'analphabétisme en Amérique Latine ». D'un pays où on estime aujourd'hui qu'un habitant sur quatre étudie. Cuba est tout entier un pays-école. 40 % des Cubains ont moins de 16 ans. Dès leur plus jeune âge on les familiarise au travail manuel. Les écoles secondaires sont construites à la campagne, dans des endroits où n'existait pas d'école auparavant. On alloue à ces internats une moyenne de 800 ha à cultiver. Une partie des élèves travaille le matin quand les autres étudient et vice-versa. Ces écoles pilotes poussent comme des champignons.

Carlos Manuel, élève de première année dans l'école Jorge Dimitrov, parle avec des yeux brûlants. Son rôle de lycéen producteur n'est pas pour lui déplaire. Je lui demande s'il a mis du temps à s'habituer à l'internat. « 8 jours peut-être... ». Mais il n'en est pas sûr. « Tes parents te manquent ? ». Il éclate de rire. « Pas trop ! Mais mon chat... ».

Encore une journée dans les caféiers et l'expérience travail prend fin. Nous avons alors droit à l'inauguration de l'école.

C'est ensuite la visite de l'hôpital psychiatrique de La Havane. L'hôpital sans murs où les malades travaillent, perçoivent un salaire et vivent, dans la mesure du possible, à l'extérieur. En notre honneur, une animation culturelle est donnée par les malades. Un vieil homme joyeux qui se prend peut-être pour Frank Sinatra chante avec une jeune femme au regard fixe « Tu veux me quitter, je ne veux pas souffrir je pars avec toi bien que je ne veuille pas mourir ». Fous ? Pas fous ? La tension des spectateurs vaut celle de la scène. C'est sans doute l'effet de la chaleur qui me vaut un gros pleur incontrôlable. Nous visitons également l'Ecole Lénine, à Alamar, une ville nouvelle à l'est de La Havane, une école à la

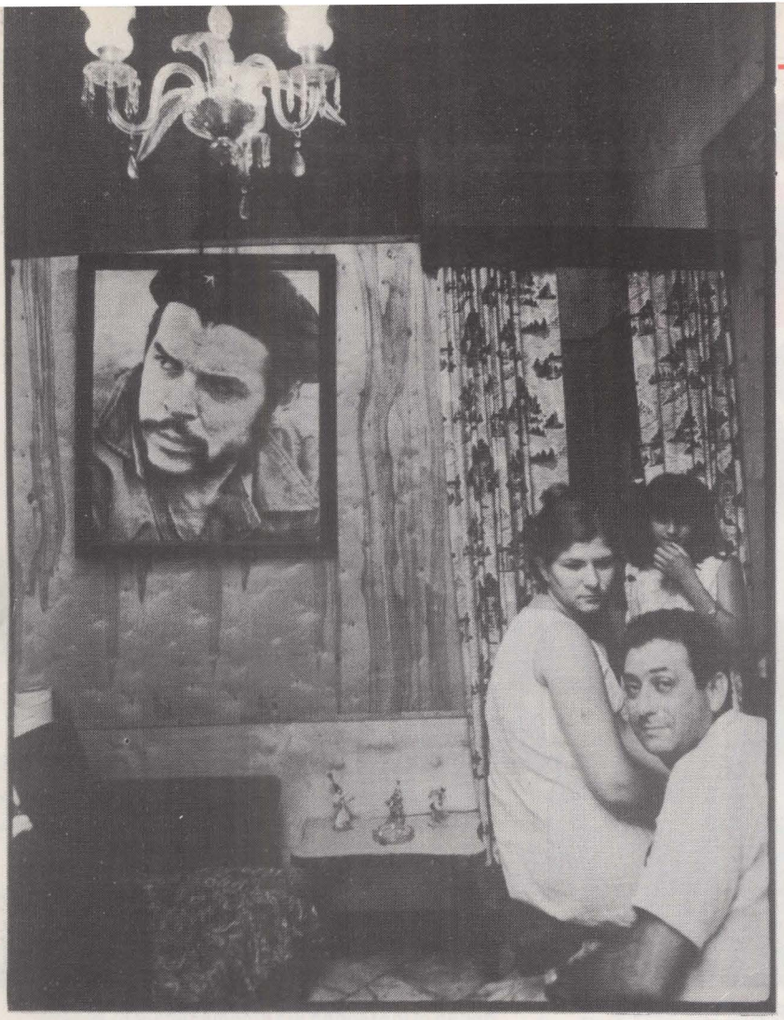
LA VOIE ROUMAINE

→

pays communiste dans ce cas depuis l'adoption de la loi commerciale américaine de 1974 qui en subordonne l'octroi à une politique libérale d'émigration des minorités — condition qui ne se pose en rien de la même façon ici qu'en Union soviétique ou en Pologne.

Cette volonté de la Roumanie de traiter commercialement avec qui elle veut et sans se laisser imposer sa démarche — à la récente session du Comecon, elle a une fois de plus prôné sa notion d'« identité nationale de l'économie » et refusé le terme d'intégration — n'est qu'un aspect de la « voie roumaine » en politique étrangère. Cette politique indépendante qui jeudi prochain à Helsinki (voir l'article de Claude Fuzier) fera de la position de la Roumanie l'une des plus originales du « sommet » de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe.

Cette Conférence d'Helsinki à vrai dire, doit beaucoup à la Roumanie. Non seulement parce que ce pays en a été l'un des promoteurs, et que, depuis près de trois ans, il a multiplié ses bons offices — de façon décisive, par exemple, pour lever le blocage intervenu en juillet 1973 sur la participation des pays arabes riverains de la Méditerranée. Mais aussi parce que la Roumanie s'est battue — au prix d'un incident de séance en



Une jeune Française engagée dans la brigade internationale José Marti, composée de 200 Européens venus travailler à Cuba, raconte la découverte de l'île verte et de la révolution... avec un grand « R ».



campagne, un plan génétique où l'on tente de créer une vache laitière adaptée au climat cubain, une bananeraie, une plage, une piscine dans un site paradisiaque, Soroa...

A La Havane, il y aura encore les soirées théâtrales, les meetings de solidarité avec le peuple chilien, le discours de Fidel sur la place de la Révolution. Nous sommes encore là le jour de l'arrivée du Président de Tanzanie, Nyerere. La foule est massée sur le parcours, brandissant des petits drapeaux de Cuba et de Tanzanie. Avec notre T-shirt de la Brigade, nous sommes aussi très remarqués. Informés par la radio et la télé de notre présence, les gens nous entourent, nous questionnent. Une vieille femme m'a embrassée. J'engage la conversation avec un groupe de femmes : « Qu'est-ce que la révolution a changé à la vie des femmes ? »

« Rien » m'a répondu une ronde épanouie en éclatant de rire. « Ah ! le machisme (Culte du mâle à la mode latino-américaine) dit-elle très comédienne, c'est vraiment un problème. Les hommes sont lents à évoluer... C'est encore sur les femmes la plupart du temps que reposent les travaux de la maison. » Un jeune garçon s'avance et me dit que lui il débarrasse la table et fait son lit. C'est le héros du jour. On l'encourage abondamment. Je reviens à la charge avec la ronde épanouie. « Et Fidel » — Elle explose « Ah ! Fidel... C'est le plus grand, c'est le plus beau, c'est le plus intelligent »... Elle jubile. Elle lui envoie un baiser. On éclate de rire. « Tu disais il y a 5 minutes que le « machisme » était un problème... » Il paraît que ce sont les mœurs qui changent le plus lentement. Pourtant, cette affirmation de la supériorité de l'homme tend à disparaître avec l'éducation mixte des jeunes et la participation de tous à toutes les tâches de la vie quotidienne. Mais le « machisme » plane encore comme un inconscient collectif sur Cuba. Même parmi les camarades du campement. Ça se traduit par une façon de relativiser ce que disent les femmes. Si vous demandez quelque chose à un « macho », il vous écoute poliment et il attend que ça passe. Il a du mal à discerner entre le projet et le caprice. Si vous insistez alors il prend en considération ce que vous lui dites. Mais il faut insister lourdement ! En ce qui concerne la sexualité, Cuba a hérité d'un lourd passif. L'alternative vierge ou putain est encore souvent présente. Image indélébile. Forme de pudibonderie à quoi correspond une certaine raillerie. « Je ne sais rien sur mon corps. Ça serait mieux que tu demandes à quelqu'un d'autre. » me dit une camarade à qui je demande quels anticonceptionnels elle utilise. Ce n'est pas un refus mais une ignorance. La mère d'Hilda, une autre camarade du camp, professeur d'arts ménagers dans une école de la Fédération des femmes cubaines me donne toutes les précisions que je souhaite. « La contraception est libre et gratuite. Le stérilet est la méthode la plus souvent utilisée. La pilule est presque inconnue. On estime que le niveau culturel n'est pas assez élevé pour la régularité qu'implique sa prise quotidienne. On se méfie aussi des troubles hormonaux qu'elle peut provoquer. L'avortement considéré comme une intervention chirurgicale est libre et largement répandu, quels que soient l'âge ou la situation matérielle de celle qui veut avorter. »

La virginité jusqu'au mariage semble faire partie des normes en vigueur. Et si la mère d'Hilda pense « il ne peut rien arriver de mal à ma fille. Je sais que si elle ne rentrait pas un soir, elle serait en bonne compagnie », elle fait sans doute partie de la couche la plus révolutionnaire, la plus politisée...

Après le travail, le tour de l'île prend une allure plus décontractée. C'est la période des migrations et des rencontres, des sorties le soir dans les villes, des glaces chez Coppélia ou du yaourt au café du coin, du verre d'eau que l'on va demander, prétexte à conversation. Que ce soit à La Havane, à Santiago, à Pinar del Rio, à Matanzas ou à Guayabal, l'accueil des Cubains est partout chaleureux, bienveillant, avec une surprenante disponibilité, un manque d'agressivité envers ce qui est étranger. A cela s'ajoutent une générosité, une patience à toute épreuve. Si vous êtes debout dans l'autobus, ceux qui sont assis prennent ce qui vous encombre — sacs, paquets, enfants. On vous le rend avec sourire en prime. Revenus de notre étonnement, nous en avons fait autant. Mais imaginez à Paris dans le métro aux heures de pointe ! Il nous est arrivé de faire du stop du campement au petit village le plus proche. Un autobus s'est arrêté. Puis un tracteur. Et nous sommes revenus dans une jeep de l'armée !

Non, Cuba n'est pas le paradis, bien sûr. C'est seulement une île verte en mer des Caraïbes à quelques brasses des Etats-Unis. Cuba libre de la misère tropicale qu'elle a connue, de la corruption, de l'analphabétisme, du chômage, de la prostitution, de la maladie. Une référence au possible, au devenir, inscrite en rouge sur la carte du monde. Mieux qu'un espoir pour les peuples qui se libèrent, une certitude.

SIMONE VILA

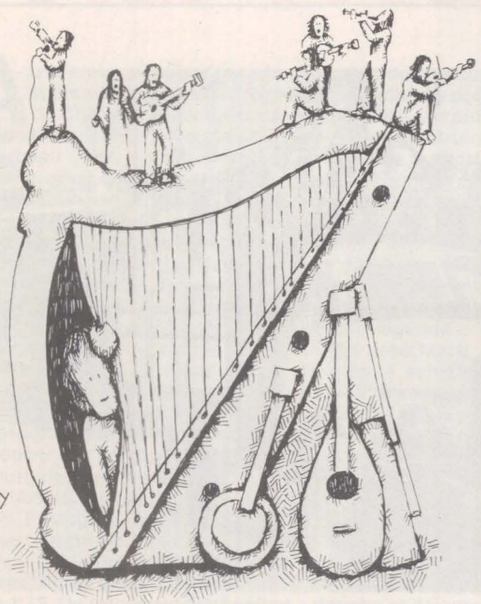
1972 à la conférence préparatoire — pour y faire prévaloir une procédure démocratique et efficace (participation de tous les Etats à toutes les phases, nécessité du consensus, rotation de la direction des travaux, etc.). Malgré les réticences de certains, qui préféreraient le bon vieux scénario de type O.n.u. En dépit de certaines déceptions — à Bucarest, on juge très insuffisante la partie du document final réservée aux problèmes militaires — la Roumanie a porté les mêmes efforts sur le contenu des travaux. Le document final s'inspire largement, en effet, du document roumain sur les principes mis en avant par la conférence : droit de chaque pays à son indépendance (y compris dans les relations avec les autres Etats), et au libre établissement de sa structure politique, interdiction de toute action contre l'intégrité territoriale ou contre l'unité d'un Etat, et plus généralement interdiction de l'utilisation de la force, ou même de sa menace — ce que les Roumains considèrent comme le point-clé de la Conférence.

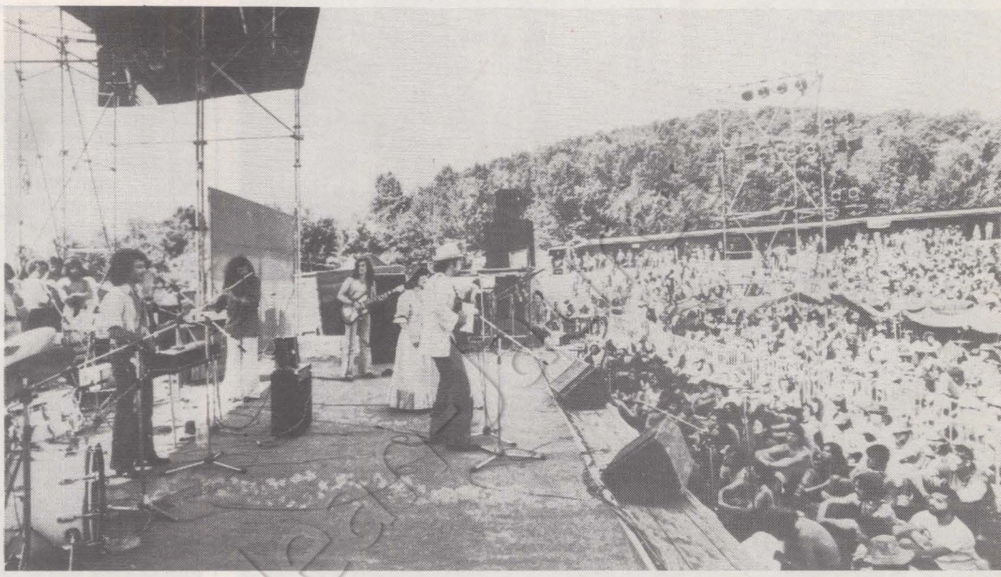
Mais ce sur quoi insiste le plus Bucarest, c'est la nécessité que l'indispensable formulation de ces principes soit suivie de leur traduction pratique. La Roumanie, appuyée par la Suisse, a obtenu en ce sens la création d'un groupe spécial de travail et proposé ce qu'elle appelle des « mesures pour la création de la confiance ». Sur bien des points, politique des blocs et désarmement notamment, elle considère qu'Helsinki n'est pas une fin, mais un commencement. Et qu'il y a encore beaucoup de travail pour ceux qui ne veulent pas laisser aux Grands le monopole de faire entrendre leur voix.

SERGE RICHARD

"L'EPOPEE" DE CAZALS

Festival de folk international





Tom Rush sur le grand podium de Cazals.

« Je m'en souviendrai de cette année ! D'habitude notre fête me donne déjà beaucoup de travail. Mais là, avec tous les jeunes, j'aurai été un vrai robot pendant deux jours. » Le bistrotier de la place n'en revient pas : en quelques heures il aura vendu autant de bières qu'en trois mois d'été les autres années. Pour lui, ce Festival de folk international aura plutôt été une bonne affaire, une divine surprise. Pour les autres habitants de Cazals, ce fut une surprise tout court : « Mais d'où viennent-ils donc tous ces jeunes ? »

En train ou en car, parfois en voiture, souvent en stop, voire à pieds depuis Cahors, ils étaient venus de toute la France pour un curieux pèlerinage, un grand bain de chants et de musique. Ce fut un déferlement : plus de 20 000 personnes en deux jours de festival. Ce genre d'événement n'est pas très habituel dans le Quercy et dans le Périgord. On y cultive plus volontiers les festivals élitaires qui échangent leur programmation au fil des années pour un public d'initiés. De voûtes d'église en cours de château, les hommages à Brahms le disputent aux « soirées aux chandelles » au cours desquelles Alfred de Musset ou Victor Hugo sont récités du bout des lèvres. En 10 ans, Yehudi Menuhin a dû se produire devant tous les vestiges régionaux classés monuments historiques ! Ces événements qui n'en sont pas se nomment Festival de musique du Quercy Blanc ou bien Festival international de musique de Gourdon-en-Quercy, Jeux du théâtre de Sarlat en Périgord ou bien Nuits musicales de Bonaguil. Chaque spectacle s'appelle pompeusement gala et rassemble à peine 300 personnes toujours les mêmes, mais fort reconnaissables : les cols sont ouverts mais les chemises sont en soie, les robes sont légères, mais leur griffe est celle des grandes maisons parisiennes. Et tout le monde d'applaudir, quand, comme ce fut le cas la semaine dernière, la reine du Danemark, le prince Henrik et la baronne de Rothschild daignent présider une des manifestations. « Alors, vous pensez, les gens d'ici n'ont pas l'habitude de tous ces cheveux longs et de tous ces jeans délavés... »

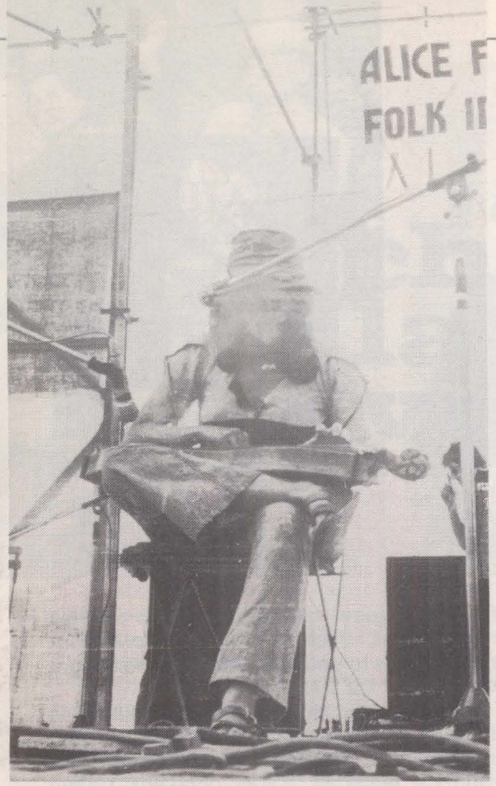
Ils ont commencé à arriver samedi matin, ils se sont assis un peu partout sur la place, entre les manèges et le parquet de la fête du village. Certains ont sorti leur guitare. D'autres sont allés planter leur tente : tous les prés des environs du bourg se sont rapidement transformés en terrains de camping sauvage. En somme la plus pacifique des invasions. « Ils sont plutôt gentils », a dit un brave grand-père qui, pour une fois, n'était pas seul à prendre le soleil sur la place. A vrai dire la population n'a pas manifesté d'hostilité, mieux, ce dimanche, elle est allée s'asseoir au milieu des festivaliers, à même l'herbe de l'immense prairie en pente douce qui faisait fonction d'amphithéâtre, face à un podium de 25 mètres, où les groupes musicaux se sont succédés. Cette osmose fut une réponse tranquille au maire de Cazals qui avoue « n'avoir pas été très chaud au début » et surtout au service de sécurité de la préfecture du Lot qui avait agité l'épouvantail de la chienlit devant le maire : « Ils vont tout vous saccager ». Ils étaient plus de 20 000 et le seul incident à signaler est parfaitement dérisoire : une chaise pliante en bois a brûlé dans un des nombreux feux de joie qui illuminèrent les deux veillées du festival.

Cette réaction des habitants de Cazals prouve que la population de la région attend autre chose que les mondanités de la bourgeoisie du coin. Et donne raison au Comité qui organise du 3 au 24 août prochains le 3e Festival populaire du Gourdonnais. Cette manifestation se veut « une dénonciation de la politique culturelle de classe de la municipalité de Gourdon » et entend « donner la parole aux gens de la région pour lier le spectacle aux luttes ». A Gourdon, à Saint-Germain-du-Bel-Air, à Masclat, à Salviac, à Concorès, et à Profarens, des films, des pièces de théâtre, des expositions, et des soirées de chansons parleront à la population des problèmes qui sont les siens. Dans une tonalité très voisine de ce qui fut « la plus grande rencontre internationale de folk de l'année 1975 ».

Cazals aurait passionné un sociologue qui se serait demandé : « Mais pourquoi et comment cette jeunesse d'après 1968 se reconnaît-elle dans le folk alors qu'il y a 15 ans la génération précédente se pâmait devant Johnny Halliday ? » La réponse est multiple. D'abord, le folk n'est pas une mode, mais plutôt une volonté délibérée d'assumer les richesses musicales du passé, de se servir des vieux airs populaires pour exprimer le présent ; dans une société où être jeune signifie presque toujours être déraciné, les airs d'autrefois constituent de nouvelles racines. Le folk devient en quelque sorte l'héritage des déshérités.

Ensuite, le folk est le contraire d'une « américanisation » de la musique, il s'affirme carrément internationaliste. A Cazals la jeunesse a chanté ou repris en chœur des airs qui n'étaient pas seulement américains, ou français, mais aussi bretons, irlandais, argentins, suisses, boliviens, alsaciens, occitans, basques, catalans, etc. Et on en arrive à ce paradoxe que l'affirmation de l'identité ethnique finit par gommer les frontières.

Enfin la grande caractéristique du folk consiste en une indéniable renaissance instrumentale. Après la pauvreté standardisée des seuls instruments électriques des deux précédentes décennies, les artistes folk sont en train de faire redécouvrir au monde une multitude d'instruments ancestraux. A Cazals, il n'y avait pas que des consommateurs de musique passifs il y avait aussi des centaines de jeunes curieux venus pour apprendre l'A.b.c. de leur instrument d'élection ou pour parfaire leur technique. De là le succès des ateliers, où, avant et après leur passage sur scène les artistes donnaient explications, renseignements et conseils. Des cours inhabituels : découverte des pipeaux, des bombardes, des différentes cornemuses, du dulcimer, de la vielle, de l'épinette des Vosges, l'utilisation des différents instruments populaires du folklore sud-américain (Kéna, kénacho, tarka, siku etc.) ; technique du banjo et de la mandoline ; démonstration d'accordéon diatonique, ce petit instrument sautillant si cher aux Cajuns ; mise en lumière des différences de style dans l'utilisation du violon selon les régions du monde. Mais la plus étonnante des leçons fut donnée sur le grand podium par l'Américain Bryan Bowers, qui tint pendant plus d'une demi-heure, 12 000 personnes sous le charme de son autoharpe. En France, on connaissait déjà l'instrument grâce au chanteur Graem Alwright, mais on n'avait jamais entendu quelqu'un s'en servir comme d'un orchestre complet. Un doigt pour la mélodie, un pour le



Joueuse de dulcimer.

rythme, un pour la 1ère voix, un pour la seconde voix, etc...

Le festival de Cazals ne deviendra peut-être pas légendaire. On ne refait pas Woodstock tous les jours. Mais dans l'histoire de la musique populaire, il aura sa place aux côtés de Philadelphie, de Cambridge et de Santiago du Chili, ces grands rassemblements qui donnèrent le départ des principaux renouvellements de la chanson d'aujourd'hui. Pour ceux qui en furent, Cazals laissera dans les mémoires un parfum d'épopée : en 48 h il aura permis de faire le tour du monde du folk, un beau voyage vraiment. Commencé à 16 h le samedi, le festival n'était pas terminé à 4 h du matin le lundi quand l'Alsacien Roger Siffer et le groupe Géranium quittèrent la scène après avoir fait sortir les spectateurs de leurs duvets ou de leurs couvertures pour une grande danse-farandole. Il y avait déjà 5 heures qu'on avait eu droit au feu d'artifice, la lune, pleine et rousse, commençait à pâlir. Le jour allait poindre bientôt. C'est au bord de cette aube que les Occitans du Perlimpinpin-Folc envahirent les planches. La cornemuse et le violon répondaient au dulcimer. Sur la prairie tout le monde dansait. Le festival voulait vivre jusqu'à l'épuisement.

Il y avait eu de grands moments. Le samedi : quand, après l'Occitan Claude Marti et l'étonnant guitariste David Bromberg, la silhouette blanche d'Una Ramos donna à la nuit tombant sur le Lot la dimension des Andes ; quand le Country Gazette démontra que le style « bluegrass » pouvait être autre chose que l'apanage des petits blancs racistes du Sud américain. Le dimanche connut l'émotion (quand les grévistes de l'usine Pont-à-Mousson de Fumel vinrent parler de leur lutte) et la contestation (quand Alan Stivell dut faire face à des Bretons qui l'accusaient de mercantilisme) ; après l'Occitane Rosine de Peire et le Catalan Pi de la Sera une improvisation laissa le public pantois : David Bromberg et Tom Rush à la guitare accompagnaient l'autoharpiste Bryan Bowers. Et pendant tout ce temps, sur une autre scène, sous un chapiteau de 2 500 places, des musiciens et des groupes se succédaient. A chaque moment les sollicitations étaient multiples pour les spectateurs. Personne ne peut dire : « j'ai tout vu. » Un regret dira assez quel était le foisonnement à Cazals : la prodigieuse chanteuse catalane Teresa Rebull (qui n'avait pas été programmée sur la scène principale) est passée presque inaperçue parce que la foule attendait impatiemment Stivell. Ne serait-ce que pour écouter cette voix de Barcelone, il faudra refaire Cazals.

JEAN-PAUL LIEGEOIS

VACANCES AU PERE LACHAISE Vieux

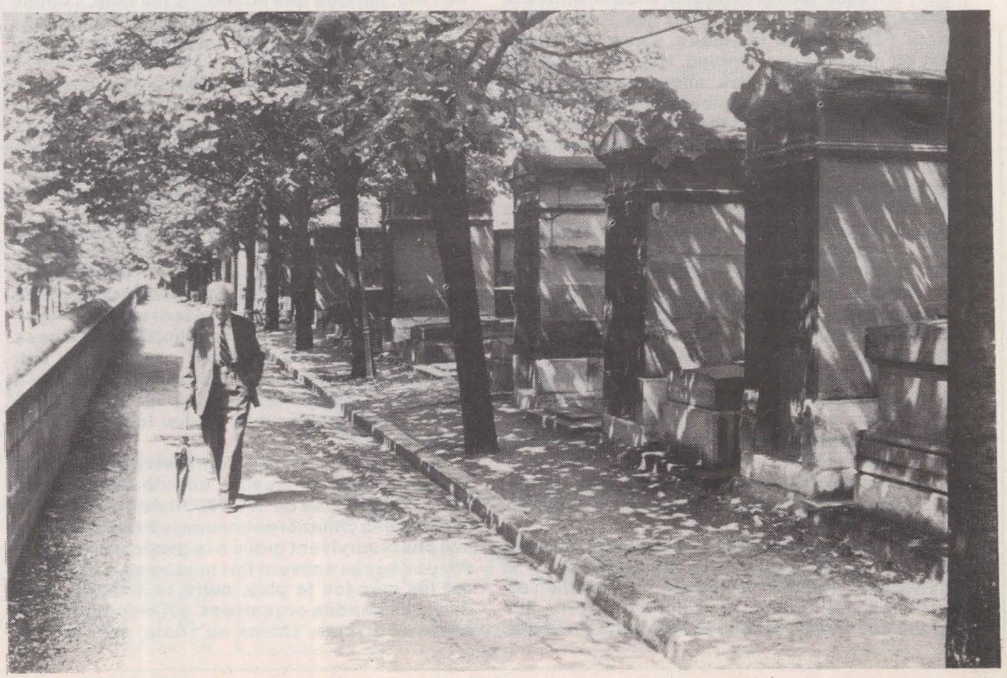
Lucie Canard remonte, chaque jour, quand il fait beau la rue du Repos. « C'est quand même bien ici, et on a le meilleur air de Paris. » Lucie est entrée au Père-Lachaise : 44 hectares de tombes et de verdure dominant Paris. C'est là qu'elle passe ses vacances depuis... depuis 20 ans. Elle se souvient que son fils, aujourd'hui garçon coiffeur y fit ses premiers pas. Lucie n'a jamais pris de vacances, « des vraies ». Et aujourd'hui qu'elle a 70 ans, il n'en est plus question. Avec la retraite que lui octroie la Sécurité sociale — veuve de bonne heure, elle était gouvernante chez des « riches » — et un loyer de 430 F par trimestre, elle peut tout juste vivre. Bien sûr, elle n'ose dire survivre.

« Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs », écrivait Baudelaire. Les vieux de Paris qui viennent passer leurs vacances auprès de ces morts ont eux aussi de grandes douleurs. 1 m2 d'espace vert par Parisien, cimetières compris. Pour ces arrrondissements populaires, que sont encore le 11e et le 20e, il n'y a, en dehors du Père-Lachaise que le square Parmentier, poussiéreux et bruyant. Alors autant voisiner avec les morts : « D'ailleurs on n'y fait même plus attention », affirme une amie de Lucie, sa cadette de deux ans. Son mari est retraité des P.t.t. : pas question de partir en vacances non plus.

Au mois d'août le public ordinaire des cimetières parisiens se modifie. Les enfants et les jeunes femmes poussant des landaus dans les allées heureusement piétonnières se raréfient. Les touristes, appareil photo sur le ventre et petit plan à la main augmentent. Le nombre des vieillards lui, reste pratiquement constant, aussi bien dans le grand cimetière de l'Est, que dans celui de Montmartre ou celui de Montparnasse.

Au Père-Lachaise, le tombeau de Casimir Périer, — statufié en général romain — domine la place où sont disséminés quelques bancs. Par beau temps, on ne trouve pas de place. Alors les retraités plus valides que d'autres montent jusqu'à l'Allée de la Chapelle. Là on voit surtout des femmes, de vieilles femmes : elles bavardent doucement et tricotent. Les « vacanciers » des cimetières parisiens habitent en général les quartiers alentours de ces parcs mortuaires. Au Père Lachaise, ils viennent de la rue de la Folie-Regnault, du Mont-Louis, de la rue de la Roquette où de celle du Chemin-Vert, toutes proches. Certains viennent depuis le quartier de la Bastille, en autobus pour monter, à pied pour redescendre. L'aller et retour par l'autobus serait trop coûteux et « on ne pourrait pas venir respirer tous les jours. »

« Hier j'ai acheté deux côtelettes d'agneau : 15 F !, raconte une vieille dame. J'ai pas osé refuser quand le boucher m'a annoncé le prix. Mais aujourd'hui il a bien fallu se rattraper et j'ai pris des maquereaux, 2,50 F les deux ». Le coût de la vie « qui ne cesse d'augmenter » est un des grands sujets de préoccupation et de conversation pour ces « vacanciers » des cimetières. Mais ils n'aiment pas dire à combien s'élève le montant de leur « pension » : « Heureusement, à nos âges, on n'a plus besoin de grand-chose. » Un vieillard qui se promène →







dans une allée bien plate, aidé de deux cannes avoue qu'ils vivent lui et sa femme avec 1 400 F par trimestre. Juif d'Europe centrale, arrivé à Paris un peu avant la guerre, il a rendez-vous chaque jour dans cette allée avec un ancien employé dans la parfumerie, parisien de naissance. L'un a 83 ans, l'autre 88. La femme du premier est impotente : « Elle ne peut même plus descendre les escaliers », l'autre est veuf. Les vacances ? Pas question : « On ne veut pas gêner les enfants. Et puis, ils n'ont pas trop d'argent pour eux. »

Une société en miniature, qui vivra le temps de la belle saison, s'est créée : on se connaît, on se salue, on fait connaissance, on se prête des journaux. « Les choses ont bien changé, raconte un liseur, les gardiens sont plus tolérants qu'il y a quelques années. Maintenant on peut lire le journal, avant ils l'interdisaient. Même pas un livre ! Ça n'a pourtant rien de sacrilège et ça ne fait pas de bruit. » Tous habitants du même quartier ces « vacanciers » se rencontrent au cimetière, d'une belle saison à l'autre.

La plupart ne sont pas Parisiens de naissance, mais la grande ville les a emmurés. Alors même s'il y a un coin de Béarn ou un morceau de Forez dans leur cœur... C'est trop loin et le train est trop cher. « D'ailleurs, me dit un vieil homme rencontré au cimetière Montmartre, il y a plus malheureux que nous. »

Plus malheureux, en effet, que ces hommes et ces femmes privés de vacances parce qu'ils ont le tort d'être vieux et pauvres, il y a les 7 000 « irrécupérables » qu'accueillent toute l'année les hôpitaux, les hospices, les maisons de retraite de l'Assistance publique. « Irrécupérables » puisqu'ils ne peuvent plus, pour des raisons médicales, se suffire à eux-mêmes. Ils ont perdu leur indépendance. Certains ont été tout simplement abandonnés par leur famille, d'autres n'en ont pas, d'autres préfèrent l'Assistance publique à la famille. Mais l'A.P. assure qu'il faut détruire la légende selon laquelle on abandonnerait les vieillards comme on jette chats et chiens à l'heure des grands départs en vacances. Toujours, selon l'A.p., si la proportion des vieillards par rapport au reste de la population hospitalière est, à Paris et dans sa région, en augmentation sur les mois d'hiver, c'est que les actifs préfèrent autant qu'ils le peuvent, partir. Ils ne se font hospitaliser qu'à la rentrée.

D'ailleurs la Sécurité sociale veille : on n'admet pas comme ça, pour trois ou quatre semaines des gens qui ne seraient pas vraiment malades. L'A.p. convient, quand même, que cela peut exister mais que ces cas sont rarissimes.

Alors, aux familles d'emmener leurs « vieux » en vacances :en caravane, sous la tente ou chez des parents de province, puisqu'il n'y a pas de véritables structures d'accueil pour ces 66,5 % de Français, âgés de 65 à 69 ans et pour ceux (73,9 %) ayant plus de 70 ans qui ne partent pas.

L'autre solution, bien parisienne, c'est de les laisser passer le temps des vacances dans les cimetières. Histoire de se familiariser.

EMMANUELE PLAS

Chiens et chats abandonnés sans collier

Les derniers jours qui précèdent le départ en vacances provoquent chaque année le même affolement chez les futurs estivants. Faire vérifier la voiture, s'assurer du bon état du matériel de camping, trouver quelqu'un pour arroser les plantes, aller à la poste pour faire suivre le courrier, telles sont quelques-unes de leurs préoccupations les plus courantes. Il en est une, plus grave, à la solution souvent difficile, parfois dramatique. La plupart des hôtels et des campings s'opposent en effet à la présence d'animaux. Les propriétaires de ces derniers sont donc plongés dans un profond embarras. Tout le monde n'a pas sous la main un parent bien disposé qui se fera une joie d'accueillir pendant un mois le minou chéri. Il existe, bien sûr, des pensionnats pour animaux. La société protectrice des animaux (S.p.a.) dispose de leur liste complète. Mais le prix en est suffisamment élevé — de 15 F à 25 F par jour, en moyenne, par animal — pour mettre cette solution hors de portée d'un grand nombre de bourses. Alors... Alors si l'animal correspond à un besoin réel, s'il existe une véritable amitié entre ses maîtres et lui, une solution finira bien par se dégager qui ne lui porte pas tort. Quitte à changer un peu ses projets.

Tout le monde n'a malheureusement pas une telle conscience. Certains n'hésitent pas à abandonner purement et simplement le chien ou le chat adopté dans un moment d'euphorie. Sur les 200 000 chiens et les 100 000 chats recueillis chaque année par la S.p.a., un tiers l'est au cours de l'été, période des abandons massifs. Comme si l'abandon ne suffisait pas en lui-même, des maîtres particulièrement cruels vont jusqu'à jeter leur animal de la voiture en marche. D'autres le lestent avant de le jeter dans une rivière ou dans un puits. D'autres encore l'attachent à un arbre, en pleine forêt, sans eau et sans nourriture. Face à ces tortionnaires, on se prend presque à estimer ceux qui, plus simplement, amènent d'eux-mêmes leur chien à la S.p.a., renonçant ainsi à tous droits sur l'animal.

Un chien abandonné en ville, notamment dans la région parisienne, a toutes chances d'être trouvé et rapidement conduit par la « fourrière » au refuge de la S.p.a., à Gennevilliers. C'est là que près du quart d'entre eux sont rendus à leurs maîtres auxquels ils avaient simplement faussé compagnie. On doit relever à ce propos le bon fonctionnement du service des recherches de la S.p.a. (tel : 790.13.95), grandement facilité lorsque le chien fugitif porte au cou la médaille de cette société.

Un chat perdu ou abandonné sera plus difficile à trouver dans la mesure où une ville comme Paris compte près de 300 000 chats errants. Très assidus des cimetières comme le Père Lachaise, ces chats survivent grâce à la générosité de personnes âgées souvent fort modestes. Le danger qui les menace le plus, outre la maladie, tient dans les bandes organisées qui kidnappent les animaux errants, chiens ou chats, pour les revendre un bon prix à des laboratoires aux fins de vivisections et d'expériences.

Mieux vaut donc, à la limite, se retrouver dans un des refuges de la S.p.a.. Les animaux recueillis sont assurés d'y être soignés, vaccinés, immatriculés par tatouage, équipés d'une médaille et d'un collier et, bien sûr, nourris. Moyennant un versement de 150 F, plus de la moitié d'entre eux seront rapidement adoptés. Cette somme couvre les frais de la S.p.a. et comprend également un petit don à cette dernière. Outre l'animal, le maître adoptif aura droit à un abonnement d'un an à la revue de la S.p.a.

Quant aux animaux trop vieux, méchants ou malades, qui représentent peut-être un cinquième du total, leur chance de trouver un maître est des plus minces. Ils risquent fort de finir euthanasiés.

Sans jouer d'une trop facile sensiblerie, on peut à bon titre être choqué par ces abandons et en particulier de leur nombre élevé en période estivale. Avoir des animaux à la maison n'est pas en soi une mauvaise chose. Mais lorsque cela prend la forme d'une mode et aboutit à une « gadgétisation » de l'animal, tous les abus deviennent possibles. Faute de se donner les moyens de prévenir de tels abus, l'Immatriculation obligatoire des chiens par tatouage permettrait au moins de retrouver leurs maîtres pour les sanctionner.

JEAN-LOUP REVERIER



changer la vie quotidienne

VICTOIRE A VENCE

L'action menée par l'Association de sauvegarde des monuments et sites de Vence, par les sections du Parti socialiste, du Parti communiste et du P.s.u. a mis dans l'obligation le secrétaire d'Etat à la Culture, Michel Guy, de classer le plateau des Noves, grande réserve naturelle qui domine Vence et Nice. Ainsi est rejeté le projet d'une société britannique de construire sur ce plateau une cité-vacances de luxe pour 6 000 personnes.

LE CINE-TRAIN DE 8 H 47

« Spécial 2000 » : c'est le titre un peu ronflant du nouveau train hebdomadaire que la S.n.c.f. vient de mettre en service sur Paris-Nice (le vendredi soir) et Nice-Paris (le dimanche soir). Caractéristiques : les bagages pris en charge par des stewards et hôtesses, une boutique dans la voiture-bar, un pullman 1900, des couchettes 2e classe munies de rideaux et de draps, le petit déjeuner servi au lit (même en 2e classe) et en musique... Et puis — unique en Europe — un wagon-cinéma de 83 places projetant un film en permanent : une initiative dont on ne voit pas pourquoi, après expérience, la S.n.c.f. — toujours anxieuse de concurrencer l'avion — ne la généraliserait pas à tous ses longs parcours.

TOUT POUT LE TOURISME CHER

Tout va bien, on vous le jure. La preuve ? Il y aura 0,8 % de plus de Français à partir en vacances. Ce sont les experts du Secrétariat d'Etat au tourisme qui viennent de l'annoncer. L'ennui, c'est que leur pronostic ne porte pas sur la durée des vacances. Là, les choses auraient été différentes. En effet, les associations de tourisme social n'ont pas les mêmes certitudes. A Tourisme et Travail, par exemple, on déclare que « jamais T.t. n'a enregistré autant de demandes de réduction de séjours ou d'annulations de dernière heure que cette année ».

Ce qui n'est vraiment pas le premier souci du gouvernement. En effet, le tourisme est à ses yeux un moyen de faire rentrer des devises (15 milliards en 1974). Ce qui explique que les crédits aillent en priorité aux équipements portuaires de luxe. 85 % du budget du Tourisme est affecté à de telles opérations.

POLLUTION : C'EST LA FAUTE A CARLOS !

Pechiney-Ugine-Kulhmann se civilise. Mercredi, cette multinationale a signé un contrat antipollution, avec le ministère de la Qualité de la vie. Il y avait d'ailleurs urgence. Que ce soit en Maurienne ou ailleurs, chaque fois que P.u.k. installe une usine importante, l'environnement se dégrade très vite. Et les populations protestent au point qu'il devient difficile à P.u.k. d'implanter ses nouvelles usines. L'exemple de l'unité de traitement de fluorine de Pierre-Perthuis près de Vézelay est révélateur.

Du coup le P.d.g. de P.u.k. y est allé de son discours. La semaine dernière devant les actionnaires de son groupe il a expliqué que la lutte anti-pollution était le résultat d'un « complot international », que toutes les protestations « font partie d'un plan fort bien orchestré contre la grande industrie, visant à travers elle le régime politique et libéral qui est le nôtre. » A croire que c'est l'insaisissable Carlos qui s'est occupé de créer tous les comités de défense de l'environnement de France et de Navarre.

LA MANCHE EMPOISONNÉE

Les pêcheurs malades de la pollution, c'est loin d'être une fable d'écologiste. La baie de Seine, si riche en résidus de toutes sortes, de ces jaunes phosphogypses aux boues rouges de la Than-et-Mulhouse, charrie des poissons nécrosés. Et aujourd'hui elle transmet à l'homme des maladies jamais vues. Christian Harel est atteint d'une dermatose curieuse pour laquelle il vient d'être hospitalisé à l'hôpital du Havre. Il est marin-pêcheur. Et comme plusieurs de ses collègues, des boutons et des crevasses ont envahi ses bras et ses mains. Les médecins ont reconnu que Harel était victime d'un accident du travail. Et il n'est pas le seul : les autres pêcheurs ont expliqué qu'ils avaient eux aussi éprouvé des démangeaisons identiques. Et toujours à la même saison : lorsqu'une certaine algue brune très spongieuse se développe et qu'ils la remontent dans leur filet. Ils ont demandé évidemment une analyse de cette algue.

Il y a quelques jours la plage du Havre a été interdite à la baignade. Il y a quelques mois les pêcheurs avaient bloqué la rade du Havre. La pollution actuelle était donc prévisible. Malgré cela le va-et-vient des barges continue. Elles déversent toujours leur poison au large, dans des eaux mousseuses. Car les remous qu'elles provoquent n'ont pas encore atteint les industriels.

OPTION SOCIALISTE POUR LA LIGUE

La Ligue française de l'enseignement et de l'Education permanente est une alerte centenaire : née en 1866, elle compte aujourd'hui trois millions de membres.

Mais une telle croissance, dans le contexte politique actuel, ne va pas sans poser de problème. Peut-on aujourd'hui, comme le fait la Ligue, suppléer les carences de l'Etat sans mot dire et continuer seulement de se réclamer, comme il y a cent ans, de la laïcité, de la démocratie et de la paix ? Doit-on se contenter de gérer et de développer le service parapublic dont la Ligue à la charge ? — alors que les pouvoirs publics, ne lui facilitent pas la tâche ?

La majorité des délégués au Congrès de la Ligue, qui s'est réuni à Nîmes du 9 au 11 juillet ne l'ont pas pensé. Par 71 % de voix, ils ont décidé de « condamner la société dans laquelle nous vivons (...) qui engendre l'existence des classes et leur antagonisme (...) La lutte solidaire des travailleurs pour l'établissement d'une société de type socialiste, dont les caractéristiques de nos traditions nationales marqueront l'originalité profonde et où les hommes seront responsables et gestionnaires de leurs entreprises, (...) de leurs loisirs, les conduit à développer une philosophie et une culture nouvelles (...) »

Nouvelle donne pour la Ligue par conséquent. Il reste à tirer les conséquences pratiques de la nouvelle orientation désormais choisie. C'est ce que fera une prochaine réunion confédérale.

BRASSERIE ET SNACK
BAR Restaurant
Ouvert tous les jours de 8 h à 2 h du matin
PETITS DEJEUNERS MENUS
DEJEUNERS ET CARTE
DINERS SPECIALITES
LE CENTRA TELEPHONE 61.02.24
5, Place Saint-Sébastien, NEVERS (ex-Place Wilson)
Sa discothèque
« CENTRA-CLUB »
LE SAMEDI DE 9 h 30 à 4 h DU MATIN

changer la vie culturelle

Festival
EDGAR A SAINT-LAZARE

Le café-théâtre est-il un fait culturel mineur ? Sûrement pas quand on sait que les Rufus et Coluche (le talent et son revers mercantile) en sont sortis. Hélas ! les grands moyens d'information, les radios et télévisions surtout, les traitent sur le mode de l'ignorance totale. Résultat : à Paris comme en province les cafés-théâtres meurent les uns après les autres victimes d'une épidémie sans pitié — le mal d'indifférence. C'est ce qui risque d'arriver à Alain Mallet et à son courageux « Café d'Edgar », installés 58 boulevard Edgard Quinet, à quelques mètres de la tour Montparnasse. Mallet a pourtant essayé une solution « démocratique » : la pratique de l'abonnement qui, tout en donnant de la trésorerie à l'entreprise, permet des prix de billets très bas ; bref la recette du T.n.p. de Vilar. Malheureusement personne n'a soutenu cette initiative, ni « les institutions » de la presse ni les pouvoir publics. A la rentrée le « Café d'Edgar » risque de fermer. Mais Mallet ne veut pas partir en vaincu. Il tente un dernier baroud d'honneur, en espérant secrètement que la réussite sauvera son café-théâtre : il s'installe à Avignon, en Festival « off », et présente « Le bizarre bazar d'Edgar à la porte Saint-Lazare », dans un champ de 5 000 m2 et dans 2 000 m2 de bâtiments. Démarrée le 12 juillet, l'opération se poursuivra jusqu'au 9 août. En plus d'un terrain de jeu, d'une crèche et d'un restaurant-guinguette, il y a des spectacles de tous les genres : la « music mime » d'Yves Riou ; le spectacle de rue de Philippe Pouchain « Histoire sans parole d'un fol qu'était tout sol » ; des bateleurs venus de Londres, les « Friends Road show » ; le groupe Rosta qui joue Maïakovski ; les Aparcoa qui présentent le « Canto general » de Pablo Neruda ; la Compagnie du Tabouret qui a monté « La Station Champbaudet » de Labiche ; des spectacles pour enfants ; des poètes et chanteurs occitans autour de Claude Marti. Edgar à Saint-Lazare joue peut-être gagnant.

Chanson
L'ETE EN AQUITAINE

A l'initiative du Sigma-Chanson, un « Centre Giani Esposito » vient de naître en Aquitaine : il se donne pour but de développer l'esprit critique du public (« assailli par les sous-produits du hit-parade ») et de favoriser « la promotion et la diffusion de spectacles représentatifs de la création chansonnière contemporaine. » Evitant les beaux discours inutiles, il s'est aussitôt mis à l'œuvre pour montrer ce qu'il entend par là. Et il a mis sur pied une programmation sur l'ensemble du bassin d'Arcachon, pour l'été 1975. En accord avec les collectivités locales une série de manifestations, au tarif unique de 15 F, va promouvoir la chanson jusqu'en septembre. C'est ainsi qu'en juillet Arcachon, Arès et Taussat ont accueilli Joan-Pau Verdier, Alan Stivell, Claude Nougaro, Georges Moustaki et Yves Simon. Le programme d'août sera encore plus riche : Léo Ferré et Bernard Lavilliers à Arcachon (le 4 août) ; Roger Mason, Steve Waring, Malicorne, Jack Treese et Dadi à Arès (le 9 août) ; Jean-Roger Caussimon, Mouloudji et Jacques Bertin à Arcachon (le 12 août) ; Claude Nougaro, Baden Powell, Tecca et Ricardo à Taussat (le 14 août) ; Raimon, le Cuarteto Cedron, les Quilapayun, Pachacamac et la catalane Theresa Rebull à Arcachon (le 20 août) ; Raimon, le Cuarteto Cedron, les Quilapayun, Pachacamac et Theresa Rebull à nouveau, mais, cette fois, à Andernos (le 24 août).

Théâtre
LE « CHE » A LA CHARTREUSE

Ernesto Guevara, dit « le Che », pouvait-il se douter que sa légende le conduirait à hanter une splendide Chartreuse à Villeneuve-lès-Avignon, un jour d'été de l'an 1975 ? C'est là en effet que la Comédie de Saint-Etienne présente la dernière pièce de Pierre Bourgeade « Fragments pour Guevara » dans un « travail théâtral » de Michaël Lonsdale. Deux dates comme repères : 7 novembre 1966 — 8 octobre 1967. L'arrivée sur le sol bolivien et l'accrochage avec les armées fascistes. Pas une année, onze mois seulement. Onze mois de luttes soigneusement consignées sur le carnet que le Che gardait sur lui, que les militaires vendirent aux enchères et que Fidel Castro authentifia. Sur ce carnet aucune angoisse, aucune tragédie : Guevara ne pense pas à la mort. De ce goût de vie indestructible, de cet espoir quotidien Bourgeade a fait une sorte d'oratorio que Lonsdale a mis en page. C'est un chant d'éveil prospectif, à l'égal de la parole du Che : « Le mouvement de libération des peuples est un mouvement irréversible. »

Jazz
POUR LES RECLUS AOUTIENS

Nice, Montreux, Antibes... Bien sûr. Mais tout le monde n'a pas la possibilité de courir les festivals de jazz. Alors, les récentes parutions de disques sont là afin de compenser et pas seulement pour les musiciens qui participent aux festivals 1975 : les anciens aussi sont dans le coup, notamment les pianistes et saxos ténors, un peu oubliés entre Montreux et la côte. Par exemple Thelonious Monk (Blue Note BST 81511) plus énigmatique que jamais à son clavier. Ou Horace Silver, dans les 6 thèmes qu'il vient d'écrire pour son « Silver's brass » (BN-LA 406 G) ; dont un en hommage à un autre grand pianiste, Tadd Dameron, qu'on entend lui-même dialoguer ailleurs avec son trompettiste favori (« The fabulous Fats Navarro », BN-BST 81511).

Dans ce dernier recueil (de 1947-49) brille aussi un jeune ténor qui se fera ultérieurement un nom : Sonny Rollins. C'est-à-dire l'indispensable trait d'union entre toute une partie du jazz moderne et les grands aînés comme Coleman Hawkins ou Ben Webster, qu'on retrouve tous deux aux côtés du percussionniste Cozy Cole (« Concerto for Cozy », Musidisc JA 5161) - le premier plus enfiévré et volubile, le second plus tendre et plus secret. Avec eux et une orangeade, ce n'est pas si mal, juillet-août loin des plages...

S.R.

Livres
BATTRE LA CAMPAGNE

Un tract court : « Artistes et écrivains s'adressent à vous. Pour lutter contre les inégalités sociales, pour permettre l'accès de tous à la culture, pour garantir l'indépendance nationale dans le progrès, ils vous demandent d'assurer, le 19 mai, le succès de François Mitterrand. » Et de conclure : « La liberté, aujourd'hui, passe par la gauche. »

C'était il y a un an. Entre les deux tours de l'élection présidentielle, deux « caravanes » sillonnaient le pays, répondant ainsi à l'injonction de François Mitterrand : « Faites du porte à porte. » La première caravane emmenait, entre autres, Suzanne Prou, Catherine Sauvage, Gilles Dreu, Nicole Avril, Bernard Pingaud ; la seconde, Jérôme Peignot, Pascal Danel, Xavier Gélin, Stephan Reggiani, Erik Arnoult, Georges Conchon et Catherine Ribeiro. Du 10 au 17 mai 1974, ils ont tous fait autre chose que leur métier d'écrivain, de chanteur ou de comédien. Ils sont intervenus dans des villes ou des villages, plantant leur micro dans les rues, sur les marchés, à la sortie du travail ou sur les plages, s'exprimant en simples citoyens responsables, disant pourquoi, selon eux, « il faut voter pour François Mitterrand. »

Cette expérience peu ordinaire, cette intervention du « culturel » dans la « politique » méritait, après coup, quelques sérieuses réflexions. C'est ce qu'ont tenté de mettre sur le pa-

pier, sans complaisance, Gérard Delfau, Gilles Plazy et Bernard Pingaud dans leur livre « Battre la campagne (les caravanes du 19 mai) », paru aux éditions Tema et disponible au Club socialiste du livre, 5 rue Viollet-le-Duc, 75009-Paris).

LES SOCIALISTES ET LE LIVRE

Une fâcheuse coquille a complètement déformé une phrase essentielle de l'article que nous avons publié dans « l'Unité » du 18 juillet (N° 167). Nous ne proposons pas que l'actuelle administration des Affaires culturelles « devienne un grand ministère de l'Education nationale » — autrement dit, disparaisse —, mais, au contraire, qu'elle « devienne un grand ministère de l'Action culturelle, égal en importance au ministère de l'Education nationale et capable de, etc... » Cela fait une nuance !

B.P. et P.S.

Surprenant !
SABADEL
dessine
pour les enfants



Une merveilleuse histoire sans paroles pour les petits et les grands

25 F

CERF

Affaires culturelles

UN DESPOTISME «ECLAIRÉ»

Un an après, un anniversaire outrancièrement fêté. Mais il ne sert à rien de s'indigner, il vaut mieux en profiter pour dresser un premier bilan, écarter toute cette mousse, comme dit François Mitterrand, crever quelques bulles, afin de regarder le fond des choses. Ce n'est guère difficile sur le front culturel.

Comme ailleurs, les carences du Pouvoir ne datent évidemment pas de 1974 : on sait bien que tout capitalisme engendre l'inégalité culturelle, tend à l'uniformité des mentalités pour les besoins de la production et de la consommation de grande série, entretient les aliénations et provoque la passivité devant les œuvres. Il serait donc vain d'attendre du Pouvoir actuel qu'il s'attaque sérieusement aux principales causes d'un sous-développement culturel grandissant. Encore aurait-on pu espérer un « changement sans risques » propre à combattre certaines circonstances aggravantes dans la France d'aujourd'hui, l'émiettement et la marginalisation de toute politique culturelle, l'absence de crédits, le despotisme « éclairé », l'élitisme parisien.

PAR DOMINIQUE TADDEI

Secrétaire national à l'action culturelle du P.S.

C'est trop peu de dire qu'une conception globale de la culture, enseignée par tous les anthropologues contemporains, n'est pas prise en compte par le Pouvoir : il reste aujourd'hui à la « culture » réduite au rang d'un secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, les dossiers qui n'ont pu être traités ailleurs, mais n'est considéré comme culturel ni la politique du livre, ni les Maisons de jeunes, ni le cadre de vie, ni la radio-télévision, ni même les relations culturelles internationales... Au demeurant, cet émiettement ne tient pas au hasard, mais à une discrimination sociale systématique à l'encontre des Français, comme en témoignent **les** politiques d'animation : à l'élite les Maisons de la Culture, aux couches intermédiaires les M.j.c., aux travailleurs manuels les foyers de jeunes travailleurs, aux paysans les foyers ruraux... On est arrivé au point où, devant parler de culture, on ose à peine s'adresser au secrétaire du même nom, tellement sa compétence est réduite.

L'administration de la culture, ainsi marginalisée, reste, à défaut de toute vue d'ensemble, le lieu du mécénat public. Mais autant ce dernier prend ainsi, malgré ses limites, une certaine grandeur en période de prospérité, autant il devient charité en période de crise économique. C'est que le système aux abois ne peut plus se permettre le luxe d'un « supplément d'âme », il comprime au maximum le non rentable. C'est pourquoi le VIe Plan n'a été exécuté qu'à 50 % et que 1975 a vu régresser pour la première fois depuis longtemps la part des Affaires culturelles dans le budget général, au point de tomber au-dessous de 0,5 % ! Quant à la loi de Finances 1975, il semble qu'il faille tout en redouter. Dès lors, les discours et les initiatives mêmes de Michel Guy perdent toute substance véritable : à quoi bon négocier des chartes municipales dont on ne pourra financer qu'un nombre dérisoire ? A quoi bon accorder une priorité du fonctionnement sur l'équipement, s'il n'y a aucun moyen nouveau à répartir ? Une véritable politique de décentralisation consiste-t-elle à diffuser dans quelques métropoles régionales les pièces de théâtre qui ont « marché » dans d'autres ? Discours pour discours, on préférera à celui de l'impresario celui du poète Pierre Emmanuel pour la préparation du VIe Plan...

Quant aux miettes restantes, on les distribue de manière parfaitement arbitraire, en fonction du bon goût supposé du Prince. Ce despotisme « éclairé » conduit à déplacer les directeurs et les animateurs comme de vulgaires préfets, en toute méconnaissance des relations qui peuvent exister entre les professionnels et les usagers. Aucune structure de concertation avec les intéressés n'est mise en place, aucune instance démocratique ne vient tempérer les préférences esthétiques de nos gouvernants : le président de la République porte-t-il ses goûts vers tel architecte, un membre du gouvernement est-il conquis par l'avant-garde américaine, alors il faudra bien que les Français aiment ça !

On comprend, dans ces conditions, le reproche de « parisianisme », qu'on formule souvent à bon droit contre les choix culturels du Pouvoir. Non qu'il s'agisse d'opposer démagogiquement la province à Paris. Mais quand on sait qui décide, on sait aussi qui influence les partis pris esthétiques et, connaissant nos gouvernants, on doit bien admettre le rôle décisif du Tout-Paris dans ce qui leur tient lieu de politique.

C'est pourquoi les dépenses de prestige qui masquent de moins en moins la misère d'ensemble sont toutes parisiennes : Opéra, Comédie-française, Orchestre de Paris, Chaillot, Beaubourg... A quand de véritables laboratoires de création en province ?

Tout cela est si triste que l'on serait tenté de parler d'euthanasie culturelle. Et, quand un secrétaire d'Etat vient faire des entrechats dans ce paysage désolé, on a envie de crier, avec tous les créateurs et avec tous les animateurs, à l'imposture.

Malgré tout, un socialiste se doit de rester optimiste ; parce qu'il sait le merveilleux potentiel de création et de formation que recèle notre pays et parce qu'il sait que l'inéluctable victoire de la gauche unie entraînera une véritable explosion culturelle. Il faut s'y préparer dès aujourd'hui, pour que, l'enthousiasme des débuts retombé, une politique d'action culturelle assumée à la fois par les responsables politiques et par le peuple tout entier nous permette, par l'application du programme commun, de nous engager sur la voie du socialisme, c'est-à-dire de l'autogestion. C'est pourquoi le P.s., après avoir retenu les orientations générales d'une politique d'action culturelle, s'apprête à adopter, les uns après les autres, les grands chapitres de son programme culturel à travers une authentique confrontation entre usagers, professionnels et militants lors des Rencontres régionales à travers tout le pays. Le développement culturel a été défini comme la 7e priorité gouvernementale par le « séminaire » de Rambouillet. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour défier les responsables culturels du gouvernement d'accepter le grand débat national, nécessaire en bonne démocratie. Mais, dans ce régime, la discussion et la concertation ne sont que les armes dérisoires de l'arsenal publicitaire.

Dès lors, on comprend peut-être mieux le pourquoi de tout ce tapage, un an après... précisément parce qu'il n'y a pas de quoi pavoiser.

DES LIVRES POUR L'ETE



ROMANS

*** Hervé Bazin : Madame Ex (Le Seuil).**
Le divorce d'une bourgeoise.
*** Françoise Lefèvre : La première habitude (Jean-Jacques Pauvert).**
Après vivre, survivre. Après une existence sans problème, une femme découvre la solitude et la pauvreté.
*** Gérard Guegan : Les irréguliers (Jean-Claude Lattès).**
Quand les dandys empruntent leur langage aux terroristes...
*** Georges Perec : W ou le souvenir d'enfance (Denoël).**
Un petit Juif sous l'Occupation.
*** Michel Tournier : Les météores (Gallimard).**
Des aventures aux confins de l'insolite pour un duel symbolique entre l'homme et le monde.
*** Jean-Marie Le Clézio : Voyages de l'autre côté (Gallimard).**
Le quotidien ouvre ses portes sur le rêve.
*** Joël Schmidt : Le fleuve des morts (Julliard).**
L'amour, le rêve et le fantastique, comme aux plus beaux temps du romantisme.
*** Hubert Monteilhet : Mourir à Francfort (Denoël).**
Un roman de mœurs. Une satire du monde de l'édition.
*** Jacques Almira : Voyage à Naucratis (Gallimard).**
Un jeune auteur à découvrir dès maintenant, sans attendre la saison des prix, qui l'oubliera peut-être.
*** Raymond Jean : La femme attentive (Le Seuil).**
Dans un grand magasin, la condition féminine et ses pièges.

NOUVELLES

*** Roger Grenier : Le miroir des eaux (Gallimard).**
Le charme impudique d'un scepticisme sans amertume.
*** Michèle Delaunay : La ronde à droite (Gallimard).**
Le désarroi à chaque réveil. Lucidité oblige.

LITTERATURE ETRANGERE

*** Fernando Namora : Les clandestins (Editeurs français réunis).**
Une voix portugaise. L'intrigue : la dégradation d'un homme sous Salazar.
*** Antonine Maillat : Mariaagélas (Grasset).**
Un village de pêcheurs au Québec, au jour le jour.
*** Lewis Carroll : Lettres adressées à des petites filles (Flammarion).**
D'une ravissante ambiguïté...
*** Adolfo Bioy-Casarès : Dormir au soleil (Robert Laffont).**
Du fantastique à la mode d'Argentine.
*** Wladimir Nabokov : Ada (Fayard).**
L'ivresse des mots et les perturbations du langage autour d'une histoire d'amour (Voir le n° 166 de « l'Unité »).
*** Alberto Savinio : Toute la vie (Gallimard).**
Des nouvelles signées par le frère — jusqu'ici inconnu — de Giorgio de Chirico.
*** Tom Wolfe : Acid-Test (Le Seuil).**

POESIE

*** Yannis Ritsos : Avant l'homme (Flammarion).**
Le plus grand de tous les Grecs. Sa place est aux côtés de Lorca et de Maïakovski, là où les poètes sont les drapeaux des peuples.
*** Frank Venaille : Cabarello Hôtel (Editions de Minuit).**
Avec lui il faudrait parler de « free poésie » comme on parle de « free jazz ». Ses mots sont rauques comme le sont parfois les sons d'un saxophone.
*** René Crevel : Babylone (Jean-Jacques Pauvert).**
Le meilleur Crevel, depuis longtemps introuvable. En annexe, « Réponse à l'enquête sur l'amour. »

HISTOIRE

*** Erwin Blumenfeld : Jadis et Daguerre (Robert Laffont).**
L'Histoire revue par l'humour. Le ton ne fait pas oublier le fond : l'autobiographie d'un Juif né en Allemagne en 1917 et survivant au nazisme.
*** Jean Rambaud : Frédéric Arnaud, 1851-1974 (Stock).**
*** Luc Willette : Et la montagne fleurira (Denoël).**
Deux livres pour un épisode volontairement effacé des manuels officiels : le soulèvement des paysans républicains de Provence au moment du coup d'Etat du Prince-Président, le 2 décembre 1851.
*** Gilbert Badia : Rosa Luxemburg, journaliste, polémiste et révolutionnaire (Editions sociales).**
Un travail scrupuleux sur une militante exceptionnelle. En même temps : l'Histoire d'un peuple qui soigne mal ses maux et devra, de fait, subir l'épidémie nazie.
*** Claude Bourdet : L'aventure incertaine : de la Résistance à la Restauration (Stock).**
Une écriture qui décape les mythes poussiéreux. Utile et sain.
*** Yves-Marie Berce : Histoire des croyants (Droz).**
La France des jacqueries au XVIIe siècle.
*** Erwan Bergot : Les héros oubliés (Grasset).**
Les services secrets français au Vietnam. Un éclairage nouveau sur la tragédie indochinoise. Un nouvel acte d'accusation contre ceux qui ont délibérément massacré un peuple.

ESSAIS

*** Pierre Daix : Aragon, une vie à changer (Le Seuil).**
Des « secrets » qui n'en sont déjà plus.
*** Georges Simenon : Un homme comme les autres (Presses de la Cité).**
Simenon par lui-même. Des surprises.
*** Michel Foucault : Surveiller et punir (Gallimard).**
Les rouages du pouvoir : la prison, boîte à outils de la répression.

POLITIQUE

*** Eva Forest : Journal et lettres de prison (Editions des Femmes).**
Eva Forest écrit à ses enfants. Déchirant et fort.
*** Ethel et Julius Rosenberg : Lettres de la maison des morts (Gallimard).**
*** Angela Davis : Autobiographie (Albin-Michel).**
Deux livres pour mieux comprendre comment les Etats-Unis en vinrent progressivement au Watergate.
*** Jacques Duclos : Ce que je crois (Grasset).**
Dernier message d'un homme qui restera une figure de l'Histoire de la gauche française.
*** Madeleine Riffaud : Les linges de la nuit (Julliard).**
Une enquête rapportée avec chaleur. Un témoignage sur le monde hospitalier qui en dit plus que toutes les théories sur la condition ouvrière et l'état actuel des « services publics ».
*** Claude Kotz : Le Chili sous Pinochet (Le Cerf).**
Une réalité qu'il ne faut pas oublier, même en vacances. Un mineur, un paysan, un étudiant, un chauffeur de bus, un habitant de bidonville racontent leur vie sous la dictature.
*** Edmond Maire et Jacques Julliard : La C.f.d.t. aujourd'hui (Le Seuil).**
*** Georges Séguy : Lutter (Stock).**
Deux livres pour un même combat.
*** Philippe Alfonsi et Patrick Pesnot : Vivre à gauche (Albin-Michel).**
Une vue plongeante et pénétrante. Un kaléidoscope rigoureux de la gauche française en 1975.
*** Léopold Trepper : Le grand jeu (Albin-Michel).**
La révolution d'Octobre, le nazisme, la guerre, le stalinisme : quand un simple militant brûle entièrement avec le brasier de son siècle.

CINEMA

*** Guy Hennebelle : Quinze ans de cinéma mondial (Editions du Cerf).**
Depuis 1960 jusqu'à nos jours. Tout ce qui change et progresse : la nouvelle vague, le jeune cinéma suisse, les Québécois, les films d'Amérique latine et des pays arabes, le réveil de l'Asie, etc.
*** Claire Clouzot : Le cinéma français depuis la nouvelle vague (Fernand Nathan).**
L'indispensable complément du précédent.

POLICIERS

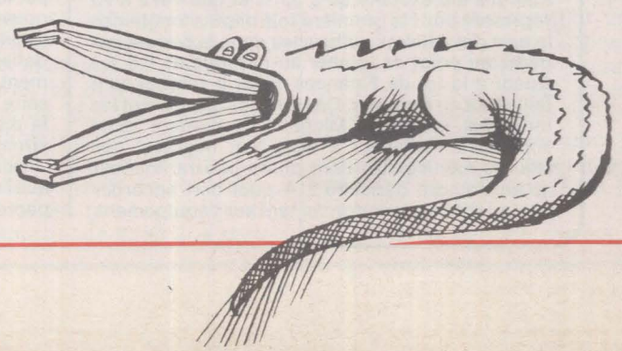
*** Boileau et Narcejac : Le secret d'Eunerville (Livre de poche).**
Les deux romanciers font revivre l'Arsène Lupin de Maurice Leblanc.
*** Aramon : Un tiercé pour la maffia (Librairie des Champs-Elysées).**
Scandale dans un tiercé. Tiens, tiens...
*** Horac Mac Coy : Les rangers du ciel (Le Livre de poche).**
Une sorte de feuilleton, œuvre de jeunesse de Mac Coy. C'est agréable à lire, mais à des lieues des œuvres de la maturité (« On achève bien les chevaux », « Un linceul n'a pas de poches »).

SCIENCE-FICTION

*** Clifford Simak : Ingénieurs de cosmos (Albin-Michel).**
Tous les thèmes chers à l'auteur de « Demain les chiens ». Ce récit assez passionnant du vieux maître sert de « locomotive » à une nouvelle collection Super-Fiction sous couverture argentée qui comporte également « Suzygie (Coney), « Dinosaure plage » (Laumer) et « Le siècle de l'éternel été » (Blish).
*** Christopher Pricot : Le monde inverti (Calmann-Lévy).**
Du fantastique qui emprunte aussi à Kafka et Buzzati.

NOS COLLABORATEURS ONT PUBLIE :

*** François Mitterrand : La paille et le grain (Flammarion).**
*** Edmonde Charles-Roux : L'irrégulière (Grasset)**
*** Benoîte Groult : Ainsi soit-elle (Grasset)**
*** Claude Angeli et Nicolas Brimo : Une milice patronale : Peugeot (Maspero)**
*** Christian Goux : Où en sommes-nous ? (Lattès)**
*** Jacques Attali : La parole et l'outil (P.u.f.).**
*** Jean-Pierre Chevènement : Le vieux, la crise, le neuf (Flammarion)**
*** Charles Hernu : Soldat - citoyen (Flammarion)**
*** Yvette Roudy : La femme en marge (Flammarion).**
*** Michel Rocard et Jacques Gallus : L'inflation au cœur (Gallimard)**
*** Wilfred Burchett : Le passeport (Maspero)**
*** Alain Decaux : L'histoire des femmes (Tome II) (Académie Perrin).**



L'ITINERAIRE VAILLAND

Le Livre-club Diderot a publié des « Œuvres » de Roger Vailland dans une collection Filigrane qui a pour principe « de réunir des œuvres choisies d'un auteur ». Nous sont ainsi présentés cinq romans : « Drôle de jeu », « Un jeune homme seul », « Beau masque », « 325 000 francs », « La fête ». Il y a quelques semaines, la télévision a fait une seconde diffusion de l'adaptation de « 325 000 francs », filmée par Jean Meillan.

Dix ans après sa mort — l'écrivain disparut le 12 mai 1965, à l'âge de 58 ans — Vailland continue à passionner ceux qui approchent sa vie et ses œuvres. Ne discutons pas du choix du Livre-club Diderot. Cinq romans parmi les plus forts, ce n'est guère contestable. On peut cependant se poser la question de savoir s'il n'y a pas eu une volonté didactique, celle de montrer un itinéraire — ce que souligne avec beaucoup de pertinent talent le préfacier René Ballet. Dans chaque roman, le personnage principal est bien Vailland poursuivi par lui-même d'étape en étape. Alors, jouons nous aussi le jeu, au sens précis que le mot prend pour le spectateur : il regarde, se laisse prendre tout en conservant toujours une part de quant-à-soi. Vailland s'est sans doute regardé vivre, le plus timidement possible, tout en ayant le regret de cette lucidité qui l'obligeait à remettre en cause ses engagements les plus étourdissants.

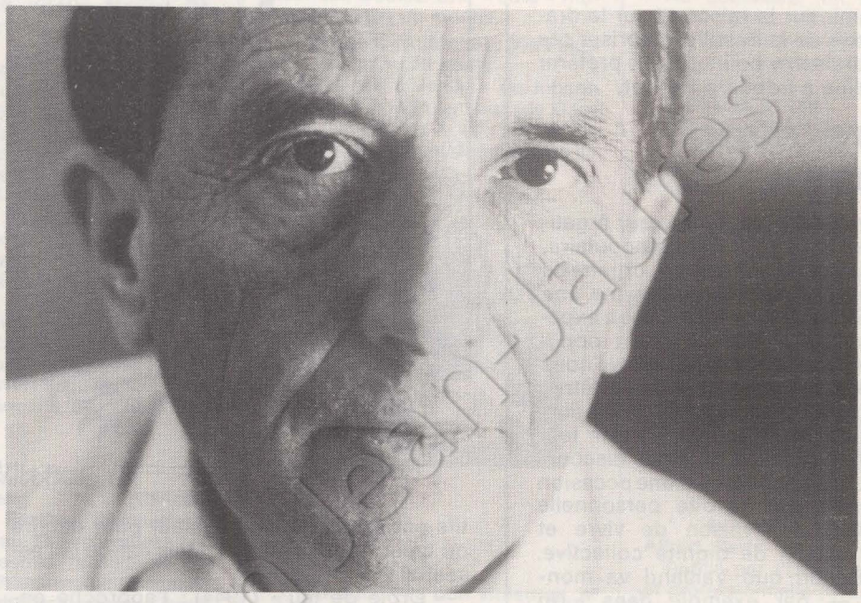
C'est comme après l'exaltation d'une conversation ou d'un discours de réunion publique. Ou la sortie d'une grande colère, d'une grande passion, d'un grand amour : c'est-à-dire de tout moment où le cerveau sort de lui-même. Après vient le retour, sur lequel pèsent la lassitude et la fatigue de l'effort accompli. On rentre chez soi un peu fourbu et la lucidité se nourrit de l'intoxication du sang. Pourquoi imagine-t-on le bonheur chez le berger dans sa solitude ou le paysan dans son pré ? Parce qu'on est persuadé que la nature contemplée involontairement et la préoccupation manuelle mettent à l'abri des grandes passions. Le bonheur se confond alors avec l'émoussement et la lenteur. Levez-vous, orages désirés !

Demi-soldes avant l'âge

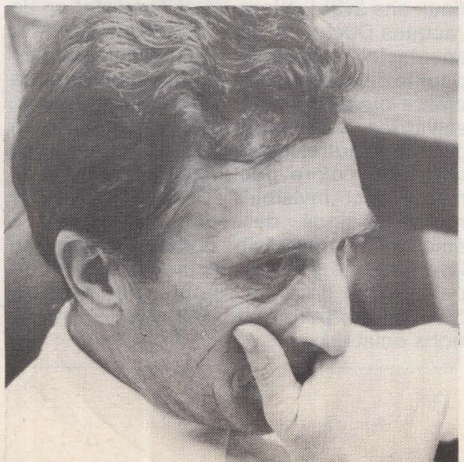
Sortir de soi et y rentrer est un jeu d'insatisfaction. Vailland goûte à la drogue, à une époque où elle ne faisait pas la « une » des journaux pour ne pas avoir encore atteint les classes dites populaires. Plaisir d'intellectuel... Mais qu'il fût un ou qu'ils fussent cent, le cheminement est le même : il faut sortir de sa peau. Alors, soyons attentif et, oui, jouons le jeu de l'homme et de l'œuvre.

Né en 1907, d'une famille aisée. De 1919 à 1925, des études secondaires au lycée de Reims, où enseignait un jeune professeur de philosophie qui fera beaucoup parler de lui : Marcel Déat. Deux ans de préparation à Normale supérieure, abandonnée pour fait de maladie. Une licence de philo. Puis le journalisme à « Paris-Midi », « Paris-Jour » et « Cinémonde ». Depuis le lycée, une activité littéraire, au sens large du terme. C'est l'époque où tout commence à craquer et où peut-être tout a déjà définitivement craqué, nos audaces d'aujourd'hui n'étant que la suite sur la lancée d'une révolution accomplie. La tentation surréaliste au passage, comme beaucoup d'autres. Et puis il faut vivre de sa plume, consacrer sa capacité et son temps d'écrire à l'article de journal qui dévore les heures, alors que là — on se frappe la tête — il y avait autre chose à dire. Parce qu'on n'abdique pas devant le fait divers, la chronique mondaine ou le journalisme parlementaire, voici des adaptations, des études écrites avec un copain, des reportages dans lesquels on essaie de mettre un peu de son cœur.

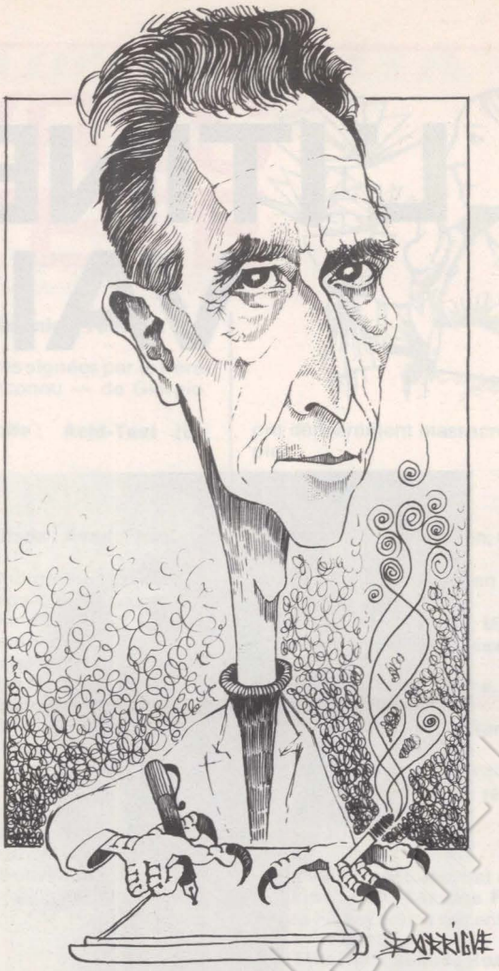
Cette jeunesse-là n'avait pas eu l'âge de mourir à Verdun. Elle appartenait à un pays victorieux, regrandi par sa victoire qui lui cachait la cassure définitive, l'impitoyable saignée qu'il ne pourrait jamais plus surmonter. La bourgeoisie y rêvait d'un franc d'avant-guerre alors que ses enfants, mals dans leur peau, conscients d'être passés à côté de l'héroïsme ou de l'aventure, demi-soldes avant l'âge, qu'ils s'appelassent Drieu la Rochelle, Breton, Aragon, Eluard ou Brasillach, cherchaient à vivre. Pas de « fils du peuple » là-dedans, mais les purs produits de cette petite bourgeoisie qui avait mis 150 ans à faire fructifier les espérances de la Révolution française, de « sa » Révolution, et qui voyant ses descendants, nourris de phosphatine Fallières, d'instruction publique et de républicanisme, briser la langue







© Fondation Jean-Jaurès



française, vomir sur la raison et sur le drapeau de la prise de la Bastille, mépriser ses traditions morales et politiques et préférer Hitler ou Staline à Edouard Herriot.

Rupture avec sa classe

Vailland avait sans doute le cœur à gauche et il choisit le camp du Front populaire, donna un feuilleton au « Peuple », organe de la C.g.t., publia sous un pseudonyme une étude sur la Suède engagée dans son expérience social-démocrate. Le Front populaire, c'était le début de l'espérance. Ne nous y trompons pas et soyons cruels peut-être : une espérance qui, pour ces fils de la bourgeoisie, malades de leur temps et de leur classe, signifiait plus, au-delà des discours et des engagements généreux, une occasion d'assouvir enfin leur révolte personnelle en se donnant une raison de vivre et d'être qu'un besoin de dignité collective. Toute l'admiration que Vailland va montrer ensuite — par exemple dans « Un jeune homme seul » ou dans « Beau Masque » — pour des personnages de travailleurs vient de là, de cette rupture avec sa classe qui aboutit à l'attirance vers une autre classe à laquelle on n'appartiendra jamais et qui paraît d'autant plus porteuse de l'avenir qu'elle vient de vous en rendre un. Pour ou contre le Front populaire et l'exaltation sinon l'épopée est à votre porte, la vie prenant un sens parce qu'on meurt à Madrid, qu'on chante à Nuremberg ou qu'on défile sur la place Rouge. Ce qui vaut bien pour Vailland une première cure de désintoxication, en 1938. La seconde, définitive, viendra en 1942, après le deuxième choc, celui de la guerre, de la défaite, de l'occupation et du terne et médiocre travail de journaliste accompli à « Paris-Soir » replié à Lyon, dans la zone dite libre où dansent, autour d'un Pétain têtu et engourdi, les Darlan et les Laval.

La vie commence à 35 ans. Et son itinéraire, qu'il ne faut plus prendre dans une biographie, mais dans des livres. La Résistance, la Libération, la guerre froide, l'adhésion au Parti communiste, les révélations khrouchtcheviennes, l'invasion de la Hongrie, la carte qu'on ne reprend plus et la mort qui termine l'itinéraire. Vailland le libertin... Vailland collaborant avec Vadim... Vailland l'esthète retrouvant le XVIIIe siècle — le grand siècle, sujet de composition pour cette culture classique récupérée par la bourgeoisie et qui suinte par tous les pores de sa peau comme par ceux de la peau d'Aragon, une franc-maçonnerie qui disparaît de réforme en réforme de l'Education nationale, au point qu'on peut se demander si l'image du monde sans livres que les auteurs de science-fiction politique réservent aux régimes totalitaires n'est pas en train de naître sous nos yeux. Oui, tous ces qualificatifs ont sans doute leur valeur pour décrire ou typer Roger Vailland. Mais est-ce là l'essentiel ?

« Drôle de jeu » (1944) : l'approche encore ambiguë de la Résistance à laquelle Vailland a participé, avec ce regard attentif sur soi-même. Il y a de la parodie dans le choix des pseudonymes, de la férocité dans le caractère du personnage principal, Marat — un reflet de l'auteur — ce marginal du communisme, engagé de toute son âme avec d'autant plus d'acharnement qu'un engagement moins total mettrait cette âme en péril, et cependant toujours préoccupé de jouir.

« Un jeune homme seul » (1951) : un épanouissement. Du talent littéraire et de la technique romanesque, d'abord, mais tel n'est pas mon propos. L'épanouissement de l'engagement, avec des personnages de tragédie antique, les uns déjà acquis à la certitude, les autres la découvrant sous les coups répétés des événements. La page décrivant les réactions lors de l'enterrement de Madra a les accents d'un chœur eschylien.

L'incertitude à préserver

« Beau masque » (1954) : second épanouissement. Vailland a adhéré au P.c.f. deux ans avant, à la suite de l'arrestation de Jacques Duclos. Il vient d'écrire le livret du spectacle présenté au Vélodrome d'hiver pour le cinquantenaire de « l'Humanité ». La classe ouvrière est là, à portée de la main, salvatrice et sécurisante. « J'allais d'un groupe à l'autre, fasciné par la brusque montée de la colère populaire. Ses cheminements sont invisibles. Le peuple semble morne, résigné, désespéré, impossible à émouvoir. Et soudain, comme la pâte qui lève, comme l'émail qui prend, comme le pain qui se dore, sa volonté prend forme. C'est ce qui permet de dire que les révolutions éclatent. »

« 325 000 francs » (1955) : sur la lancée. Mais l'envers du décor, l'autre aspect de la réalité ouvrière, la faiblesse individuelle, le caractère dévorant de la course au bien-être matériel, qui ne reste que matériel même lorsqu'il est justifié par l'amour le plus honnête. Déjà un grincement, celui du talent qui ne peut continuellement se renouveler dans l'admiration. Restent alors et l'amertume devant les faiblesses de la classe aimée et la haine pour les vrais responsables de cette faiblesse. Il n'y a pas de bons patrons...

« La fête » (1960) : contretemps, il y eut la Hongrie et la signature de Vailland au bas d'un appel protestant contre l'intervention soviétique, un prix Goncourt avec « La loi », un roman qui aurait eu sa place dans un tel recueil d'œuvres choisies (pourquoi cette absence ?), deux scénarios avec Vadim et la carte qu'on ne reprend pas au P.c.f. Il reste la vie, l'amour, le désir assouvi envers et contre toutes les habitudes, les règles et les traditions.

Bouclée la boucle, Vailland a vécu sa vie. Enfin, celle qui compte pour les autres. En 15 ans, le temps d'une enfance, un homme tout entier qui se jette volontairement en pâture au jugement et à la considération de ses contemporains et, dirait Plutarque, de la postérité. Ce talent fort et lucide, exigeant et intransigeant, assis sur un génie littéraire fait de limpidité — c'est-à-dire du contraire de la sécheresse qu'on lui prête parfois — prouve qu'il est possible d'écrire au service d'une cause sans tomber dans la littérature officielle et qu'il est impossible d'exiger du créateur de penser sincèrement et continuellement selon des normes.

Vailland n'a trahi personne et personne ne peut sans tricher le récupérer ou le renier. Témoin sincère de son propre personnage et, au travers de cette quête de soi-même. témoin tout aussi sincère d'une époque peu propice à la tranquillité de l'esprit, il devient la victime heureuse de l'incertitude qu'il faut préserver avec beaucoup de précaution alors que de toutes parts se sont élevées et s'élèvent encore les certitudes écrites à la pointe des épées.

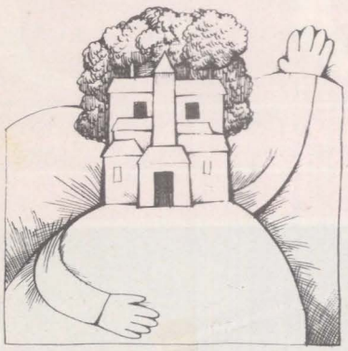
GEORGES FRAMERIES

DIMANCHE 3 AOUT
organisée par la
Fédération du Gers

FETE
CHAMPETRE
DU P.S.
à Castera-Verduzan

ALLOCUTION DE
FRANCOIS MITTERRAND

Au risque de vous plaire



Festivals en août

FRANCE

*** Menton : 26e Festival de musique (du 3 au 18 août).**
Early Music Consort of London, Claudio Arrau, l'Orchestre national de l'Opéra de Monte-Carlo, Jean-Pierre Rampal, Dizzy Gilespie...

*** Chateauvallon : Le Théâtre national de Chaillot à Chateauvallon (jusqu'au 17 août).**
« Zarathoustra », d'après Nietzsche, dans une mise en scène d'André Cazalas. « Jeune fille ou les gourmandises de la mort », texte et mise en scène de Jean-Pierre Bisson.

*** Sète : Festival de la mer (du 12 au 24 août).**
Les Ballets Félix Blaska, les solistes de Zagreb, le guitariste Angel Iglesias, « Les Vilains » d'après Ruzzante dans une mise en scène de Jacques Echantillon, « La servante » de Victor Haïm et « Hamlet » dans une adaptation de Denis Llorca.

*** Prades : 24e Festival « Fidélité à Pau Casals » (jusqu'au 11 août).**
Alexis Weissenberg, H. Szeryng, les solistes de Zagreb, le Northern Symphonia et des concerts d'orgue en l'église Saint-Pierre de Prades.

*** Festival de musique en Bourbonnais (jusqu'au 10 août).**
En l'église prieuriale de Souvigny, en l'église de Chatelay à Hérisson et à Désertines, l'Allier vit à l'heure de la musique : Haydn, Beethoven, Mozart, Bach, Vivaldi, Mouret, Ravel, Schubert, etc.

*** Avignon : 29e Festival (jusqu'au 9 août).**
Edition 1975, suite et fin : « Lucrèce Borgia » de Victor Hugo, le mime Marcel Marceau, « Khawardé 75, fête africaine » par le Théâtre national Daniel-Sorano de Dakar, « La rue » par le Théâtre de Liberté du Turc Mehmet Ulusoy, « La Befana » et « Chants pour le delta, la lune et le soleil » par le Théâtre du Chêne noir de Gérard Gélas, « Ping-pong » d'Arthur Adamov par le Théâtre de la Planchette, Carolyn Carlson, les ballets Félix Blaska, Aragon et Nizan à « Théâtre ouvert », du théâtre musical et des concerts, de l'orgue et du cinéma.

ETRANGER

*** Edimbourg (Grande-Bretagne) : Festival international (du 24 août au 13 septembre).**
Des orchestres prestigieux : le New York Philharmonic Orchestra, l'Orchestre philharmonique d'Israël, l'Orchestre national de France, le London Philharmonic Orchestra, le London Symphony Orchestra, le Scottish national Orchestra et l'English Chamber Orchestra. Des récitals : Alfred Brendel, Narciso Yepes, Claudio Arrau, Amadeus Quartet, Tokyo Quartet, Cantelina, etc. Du théâtre : Ronconi, des troupes anglaises et sud-africaines. De la danse : les ballets d'Alwin Nikolaïs. Des soirées poésies.

*** Lucerne (Suisse) : Semaines internationales de musique (du 13 août au 6 septembre).**
Trois semaines d'anthologie : Bartok, Bach, Beethoven, Liszt, Vivaldi, de Falla, Mozart, Strauss, Schumann, Brahms, Ravel, Fauré, Monteverdi, Webern, Stravinsky, Prokofiev, Mendelssohn, Mahler, Haendel, Boulez. Une « cure » musicale unique au monde.

*** Bregenz (Autriche) : 30e Festival : (jusqu'au 18 août).**
« Une nuit à Venise » de Johann Strauss, « Don Pasquale » de Gaetano Donizetti, « Le corsaire » d'Adolphe Adam et des dizaines de concerts.



Livres

REVUES

*** Alternatives non violentes, n° 12 (3, rue Lemot, Lyon).**
Louis Besson, Robert Chapuis, Marc Paillet, Roger Garaudy, etc. débattent de l'autogestion et Gisèle Halimi parle d'Eva Forest.

*** Quel corps (1 rue des Fossés Saint-Jacques, Paris 5e).**
Le 1er numéro d'une revue ambitieuse. Objectif : la remise en question (militante) du sport et de sa pédagogie.

*** Cinéma d'aujourd'hui, juin (183, boulevard Voltaire, Paris-11e).**
Le 2e numéro de la revue de Pierre Lherminier est consacré, à partir d'une fougueuse étude de Claude Beylie, à Jean Renoir.

*** Cinéma 75, juillet-août.**
Des interviews de Guy Gilles et Marguerite Duras, ainsi qu'un dossier « Cinéma et rock ».

*** Télé-Ciné, juillet-août.**
Au sommaire, un dossier sur « Kafr Kassem » et une bonne étude sur la dernière trouvaille des publicitaires : l'homme-objet.

*** Positif, n° 170.**
Deux études intéressantes : l'une sur Martin Scorcese (l'auteur de « Alice n'est plus ici ») l'autre sur le cinéma témoin de l'Occupation.

*** « Autrement », n° 1 (73, rue de Turbigo, Paris 3e).**
Une nouvelle et ambitieuse revue trimestrielle qui fait mouche dès son premier numéro, avec une enquête sur l'armée et un dossier Jeunes (voir page 8 de ce numéro), par une équipe mi-chercheurs, mi-praticiens. Et, incluse, une intéressante « Lettre d'information » (Ecole, vie locale et communication, Justice...) qu'on peut aussi se procurer en tiré-à-part.

*** « Avenirs », n° 259 (50, rue Albert, Paris-13e).**
Publié par l'Orientation scolaire et professionnelle (Onisep), un numéro spécial sur les facteurs de création d'emploi, essentiellement l'évolution technologique et l'aménagement du territoire (études sur Roissy, Créteil, la région lyonnaise, l'Auvergne). Précédemment, 3 autres numéros spéciaux sur les métiers juridiques, les professions hospitalières et celles des télécommunications.

Abonnés arrivés à échéance réabonnez-vous sans tarder

BULLETIN D'ABONNEMENT A L'UNITE

41, Boulevard MAGENTA - Paris 10e

Je soussigné (1) .....

Profession .....

Demeurant .....

.....

*désire souscrire un abonnement**

normal de 6 mois à	*70 F* ☐
normal d'un an à	*120 F* ☐
de soutien à	*150 F* ☐
de soutien à	*200 F* ☐

**Cochez la case correspondante*

*Je vous adresse le montant correspondant**

par chèque bancaire ☐
par chèque postal ☐
ou virement au C.C.P. L'Unité 3034980 La Source ☐

Date et Signature

(1) PRIERE D'INDIQUER NOM ET ADRESSE EN LETTRES CAPITALES
Pour les abonnements Etranger, le prix sera indiqué sur demande.

L'unité

Rédaction : 12 Cité Malesherbes (Paris 9e) - Tél. 878.40.73
Administration : 41 bd de Magenta (Paris-10e) Tél. : 208.23.50

Directeur général : Pierre Mauroy

Directeur de la rédaction : Claude Estier

REDACTION EN CHEF
Serge Richard
Nicole Chaillot, Guy Perrimond

REDACTION
Michèle Backmann, Josette Barbieri, Nicolas Brimo, Robert Butheau, Christine Cottin, Maurice Fabien, Yann Fiti, Georges Frameries, Claude Fuzier, Jean-Paul Liégeois, Jean-Pierre Moulins, Gilbertel Muller, Jean-Loup Reverier, Jean-Claude Rieu, Maurice Séveno, Antoine Violet.

DOCUMENTATION
Véronique Neiertz

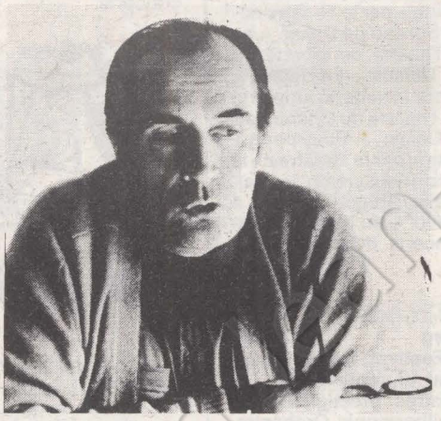
DESSINS
Jean-Pierre Coureuil, Barrigue, Solo, Teich, Lacroux.

PHOTOS
Pascal Lebrun

AVEC LA COLLABORATION DES MEMBRES DU SECRETARIAT NATIONAL ET DU BUREAU EXECUTIF DU PARTI SOCIALISTE.

ADMINISTRATION
Conseiller technique : François de Grossouvre
Secrétaire administrative : Jacqueline Daimé
Publicité : Régie Publicitaire, 2, rue du Cygne, Paris-1er. Tél. 508.45.00 (Michèle Pancaldi).
Spectacles : France-Lafayette, 10, rue Bleue, Paris-9e. Tél. 523.10.35 ((Jean-Pierre Lemaire)
Directeur de publication : Claude Estier
Société éditrice : S.a.r.l. L'Unité
Cadet-Photocomposition — 75009 PARIS
Imprimerie F.T.C. 76 - Yvetot

MA PART DE VERITE



PAR FRANÇOIS MITTERRAND

Lundi 21 juillet

Ce qui est révolutionnaire et donc ce qui change pour le peuple portugais soumis durant un demi-siècle à la plus morne des dictatures, c'est la liberté. Accuser d'esprit contre-révolutionnaire celui qui réclame son droit d'expression bafoué par la mainmise d'une minorité sur la presse écrite et parlée relève plutôt du contresens. Priver la représentation nationale issue d'un vote libre du suffrage universel de son droit de légiférer sous le prétexte qu'on l'a élue pour autre chose revient à nier le plus simple des droits conquis par le plus évident des mouvements populaires. En ce sens le Conseil de la Révolution se perd dans les souvenirs de l'Histoire et mélange Lénine et Cavaignac. Mais je ne doute pas davantage que tournent aussi le dos à leur temps ceux qui préfèrent les libertés traditionnelles de droit public telles qu'elles ont été définies en 1789 par une bourgeoisie française qui exprimait alors — face au même adversaire de classe — la volonté du peuple, aux libertés nouvelles que supposent l'éclatement de la structure capitaliste, la chute des seigneurs de l'ère industrielle. Dès qu'il s'agit de liberté, je prends tout puisque tout se tient. Laissez la tyrannie régner sur un mètre carré, elle gagnera bientôt la surface de la terre.

Certes, je comprends le Parti communiste français lorsqu'il oppose le pluriel des choses de la vie au singulier de l'abstraction, les libertés à la liberté. Madame Roland a, d'un mot, dit là-dessus mieux que personne. Mais pousser trop loin l'argument finirait par le renverser. Il n'est de réponse à pareille question qu'universelle.

Mardi 22 juillet

« Paris-Match » ou l'art d'accommoder la fausse nouvelle. Pouah, quelle sauce ! Depuis bientôt trente ans je n'arrive pas à surmonter la répulsion que m'inspirent et la gargote et le cuistot. On devine par-là qu'en dépit d'une curiosité inchangée pour tout ce qui touche à l'encre et au papier je ne suis pas un lecteur fidèle de cette feuille. Parfois les images m'attirent, moins décevantes que les articles. Ç'a été le cas hier quand l'hôtesse de l'air de l'avion de Marseille m'a proposé sa librairie, avec l'attrait de belles photographies de Bernard Thévenet. Hélas ! je suis tombé sur la page politique qui, sous le titre comique de « Demain à la Une », prétend fournir l'information sensationnelle et ultra-véridique dont « Paris-Match » a le secret. Parmi les nouvelles du jour deux seules avaient droit à l'encadré et au caractère gras qui distinguent l'importance, et toutes deux me concernaient. Voici la première : « La dernière carte de Mario Soarès : si le M.f.a. et le P.c. transforment le Portugal en démocratie populaire il poussera les Açores et Madère à proclamer leur indépendance. Il en a informé Mitterrand. » et la seconde : « Les micros découverts chez Mitterrand pendant la campagne présidentielle ont été posés par le Parti communiste, certifie son entourage qui vient d'achever l'enquête. » Il est difficile de battre en si peu de mots le record de l'inepte et de la vilénie. Je rectifie rarement les bobards. Mais ceux-là sont de taille. Veut-on déshonorer Soarès ? Et de quel droit « Paris-Match » attribue-t-il à « mon entourage » le mensonge qui lui vient du ministère de l'Intérieur ? Jean Prouvost aura vécu assez longtemps pour démontrer qu'il avait au moins une vertu : la constance. Pourrir entretient.

Mercredi 23 juillet

L'erreur de jugement de Valéry Giscard d'Estaing plaidant l'euphorie quand le grain s'annonce continue de m'intriguer. Je ne l'accuse pas d'ignorance : les prévisions économiques que je possède, il les connaît autant que moi. Je suis même sûr que les chiffres que j'ai avancés l'ont surpris par leur modération. J'ai en effet choisi de rendre publics, dans les fourchettes statistiques, les niveaux les moins alarmants. Que les démagogues me pardonnent. Je ne pratique pas la politique du pire, la pire des politiques. La vérité d'Alceste n'est pas faite pour gouverner la société des hommes. Celle de Philinte me suffit. Mais Giscard d'Estaing n'est pas non plus Philinte. Il traite les statistiques comme d'autres, jadis, les augures. « Claudius Pulcher, écrit Suétone, voyant, alors qu'il prenait les auspices, les poulets sacrés refuser leur nourriture les fit jeter dans la mer sous prétexte qu'il leur fallait boire puisqu'ils ne voulaient pas manger. »